

Michael Pauron

T. : 06 08 30 57 82

e-M. : michael.pauron@free.fr

Novembre 2006

Blog : <http://michaelpauron.canalblog.com>

Hanoi la prude, Saigon la putain

Pérégrinations vietnamiennes

Introduction : p. 2

Chapitre I : Avant le départ, p. 3

Chapitre II : Le choc hanoïen, p. 6

Chapitre III : Etape au centre, p. 15

Chapitre IV : Saigon la putain, p. 30

Chapitre V : Avant le retour, p. 48

Annexe : Le Vietnam face au défi d'un développement durable, p. 50

A Pascal, mon oncle et parrain disparu en juin 2003,

Par la fenêtre du taxi, sans ciller, je regarde défiler ces paysages pour la dernière fois. Le vacarme de la ville, des klaxons, le brouhaha de la foule comprimée, s'éloignent et laissent la place aux maisons hautes, bleues ou rouges et tubulaires, les bananeraies, les rizières, la double voie, la nouvelle zone pavillonnaire, signe extérieur immédiatement visible du nouvel essor économique du pays. Devant l'aéroport, le chauffeur tente de m'arnaquer, je suis habitué, amusé maintenant. Je quitte la chaleur tropicale pour m'installer dans la fraîcheur climatisée. Les gens sont énervés, tentent de gagner quelques centimètres dans la queue, se marchent dessus, comme si l'avion décollait sans eux. Plus je m'enfonce dans les couloirs du terminal, plus je retrouve avec un haut le coeur mes repères occidentaux. Passé la douane, derniers visages asiatiques impassibles, froids et suspicieux, les marques duty free me sautent aux yeux, fini l'empilement des petits étals conviviaux, les odeurs et les couleurs douces, ici tout sent la Javel, les néons agressent mes pupilles, miroir durant sept semaines de choses incroyables, impensables, inimaginables, parfois inénarrables, tantôt ineffables. Sac à la main, je me demande si je dois faire demi-tour.

I. AVANT LE DEPART

Vendredi 7 juillet

Conseils aux voyageurs

Quand vous partez dans un pays étranger, hors occident, sous entendu hors d'un pays civilisé, le premier conseil qu'on vous assène : "Mettez à jour vos vaccins". Quel meilleur endroit que l'Institut Pasteur de Paris pour se faire piquer et, au passage, prendre ces fameux "conseils aux voyageurs" qu'on vous vante? C'est apparemment la bonne adresse à voir la salle d'attente pleine, chacun avec son dossier et son numéro de passage (le n°102 pour ma part... on se croirait à l'ANPE). La douloureuse salée des vaccins laisse un goût amer : environ 200 euros pour la rage, le DTP, hépatite A et Typhoïde. J'ai la rage. Partir loin, c'est un luxe. Les médecins vous piquent à la chaîne, sans même prendre la peine de regarder l'aiguille qui pénètre le muscle de votre bras...

Trente euros de conseils par personne, même si c'est la même consultation pour deux, se résumant aux connaissances sommaires d'un médecin hautain qui vous fait passer un mauvais quart d'heure. Assailli de questions, vous humez l'odeur coupable de la garde à vue... Le professionnel se fait juge et suppute un être ignare et inculte : "J'aimerais, entre autre, faire des articles sur le pétrole au Vietnam", lui dis-je en toute modestie. Lui me répond : "Mais il n'y a pas de pétrole au Vietnam!" Et si, cher Docteur, gaz et pétrole sont la seconde ressource énergétique du Vietnam après l'hydraulique. Tu veux les chiffres?

Bref. Au final, je repars avec une ordonnance pour des antipaludéens, des antidiarrhéiques, et "autre chose?"... mmmh... "Vous auriez de la morphine? Ça fait fureur sur les raves en ce moment", je n'ai pas osé. Pour trente euros, achetez vous n'importe quel guide et passez voir votre médecin de famille, ce sera plus sympa, et plus complet.

Mardi 11 juillet

Une rencontre vietnamienne à Paris

Antoine Nguyen est un jeune vietnamien qui vit à Paris. Je l'ai rencontré cette semaine pour lui parler de mon voyage et d'un de mes projets de reportages, le trafic des femmes vietnamiennes. Il est le président de l'Association des jeunes Vietnamiens de Paris et a organisé quelques semaines auparavant une conférence sur cette problématique. Il m'a brossé un portrait mitigé de son pays. "Le Vietnam s'est ouvert économiquement mais les problèmes politiques demeurent. C'est difficile de discuter avec les gens, ils ont peur. De plus, l'ouverture a renforcé des problèmes tels que l'émigration des travailleurs et le trafic d'êtres humains avec les pays limitrophes, comme la Chine, le Cambodge, la Thaïlande, ou encore Taïwan."

Il n'a pas tellement de conseils à me donner, me prévient que "les prix sont souvent différents pour les étrangers", ce dont je ne doute pas. Il approuve également ma décision de partir en simple touriste, sans visa de journaliste. Quelques jours avant, une dépêche AFP faisait état d'un durcissement de la loi contre la liberté de la presse. Egalement, un de mes contacts, Hong, une jeune journaliste qui a fait ses études en France, m'expliquait que, suite à son mariage avec un Français, il lui est devenu impossible de pratiquer son métier. Je pars dans sept jours, convaincu qu'il y aura tant de choses à écrire.

Samedi 15 juillet

Derniers réglages

Deux jours avant de prendre l'avion. J'ai hâte d'y être. Mes pensées convergent vers ce pays inconnu qui m'attend. Je procède aux derniers préparatifs qui se résument par des achats : achats des antipalludéens, de répulsifs anti-moustiques... l'addition gonfle. Décidément, c'est un luxe de partir. Et puis les pellicules photos, la moustiquaire imprégnée, la lecture approfondie du guide...

Je fais également la liste de tous mes contacts, réunis mes papiers dans une pochette... me pose un millier de questions. Pas stressé plus que ça. L'Homme a une capacité d'adaptation qui nous surprend bien souvent. Je compte sur les miennes de capacités. Pas de raison que je m'en sorte moins bien qu'un autre... Mon sac va-t-il être assez grand? Pas trop lourd?

Combien de caleçons? Combien de paires de chaussettes? J'emmène du papier toilette? Demain, je boucle mon sac, après demain, je décolle de Roissy. J'atterris à Hanoi le matin, Good morning Vietnam.

Lundi 17 juillet

A dix-huit heures de vol

C'est la première fois que je prends l'avion à Roissy. Dix huit heures de vol m'attendent, à cela s'ajoute une escale de trois heures à Singapour. Je suis un peu anxieux. Ce voyage que j'ai attendu si longtemps, et qui ne semblait jamais arriver, commence. Une queue infernale avance lentement pour l'enregistrement de mon sac : 17 kilos à la pesée. Je garde sur moi, dans un second sac, mon ordinateur portable, mes appareils photo, mes papiers, et de quoi lire dans l'avion. J'ai peur de m'ennuyer. Une fois installé à ma place dans l'Airbus, je suis soulagé de découvrir qu'il y a des écrans dans les dossiers des sièges et une liste impressionnante de films à disposition. Je vais avoir le temps de visionner une partie de ceux que je n'ai pas pu voir cette année. King Kong apparaît à l'écran.

Les repas se succèdent, j'ai l'impression de ne faire que manger. Je dors très peu, une demi-heure tout au plus. Le voyage est aussi long que je l'avais imaginé, il y a la queue aux toilettes. Singapour enfin. Trois heures d'attente, puis encore trois heures et demi de vol jusqu'à Hanoi. Je m'ennuie vite dans ce gigantesque centre commercial froid comme un freezer. Je n'ai que des dollars américains sur moi, en coupure de vingt. Pour boire un café on me rend la monnaie en dollars singapouriens que j'irai rechanger ensuite en dollars américains. Dans l'opération j'y ai sûrement laissé des plumes. Je vais fumer une cigarette dehors et, là, premier choc : l'air est brûlant et moite. Mon premier contact avec les Tropiques est stupéfiant.

A mesure que l'avion perd de l'altitude, la côte se dessine dans le rond de mon hublot. Sur l'écran de contrôle, l'avion, qui laisse une longue traînée rouge depuis Paris, recouvre le point de repère d'Hanoi. Les champs ne sont plus des champs tels que je les connais. Un cours d'eau grossit à n'en plus finir. La rivière rouge je suppose. L'eau paraît rouge. Mon tambour bat la chamade, je suis fatigué, émerveillé d'avoir réussi à venir. Que m'attend-il là, en bas ?

II. LE CHOC HANOIEN

Mardi 18 juillet

Arnaques

Ca y est, j'y suis. Dépaysement total à 15000 kms de Paris. En sortant de l'aéroport, mon premier réflexe est de me poser dans un coin et de fumer une cigarette. J'observe le manège qui se trame devant moi, le balai des chauffeurs de taxis qui parlent une langue que je ne comprends pas. Tous viennent me proposer leurs services, j'attends d'atterrir. Je me décide et prends un tacot qui me semble plus ou moins officiel : c'est un agent de l'aéroport qui me l'indique. Je montre au chauffeur l'adresse de l'hôtel préalablement écrite sur un morceau de papier. Je me laisse ensuite conduire, mes yeux fatigués grands ouverts devant ce nouveau décor, cette lumière neuve : de hautes maisons multicolores, des rizières, des mobylettes, et une discussion avec le chauffeur, mon premier contact avec un Vietnamien : « Where you come from ? » « Paris, France », « Ah ! Zidane ! » me lance-t-il en imitant le coup de tête désormais légendaire. Et oui Zizou, même au Vietnam, tu es une star.

Pas le temps de réfléchir, j'évite deux arnaques : le taxi veut me laisser dans une agence de voyage plutôt que de me conduire à l'hôtel que je lui indiquais. La porte s'ouvre, les klaxons des deux roues emplissent le taxi. Un jeune Vietnamien m'agrippe le bras, tout sourire, baragouine un anglais incompréhensible, m'invite à le suivre. Je referme la porte et interpelle le chauffeur, lui montre de nouveau mon bout de papier. Obligé d'insister. Il finit par faire mine qu'il n'avait pas bien lu. Devant l'hôtel, je vérifie l'adresse, puis le nom. Ce n'est pas le même. Un autre jeune homme arrive et commence à attraper mon sac. Il me tend une carte et m'explique que l'hôtel a été rebaptisé depuis peu. Le numéro téléphone correspond. Je ne suis pas au bout de mes peines. Le prix de l'hôtel, vers les 7 dollars selon mon guide, est monté à 20 dollars. Je négocie, attrape mon sac et m'appête à déguerpir. « Combien dans le guide ? » me demande le gérant. « 7 dollars », « Ok ! ». Facile. Première chambre : aucune fenêtre. « Windows please ! Windows ! » Il m'emmène au 5^e étage. Je vois l'air conditionné. « It's ok ? » je l'interroge en lui montrant l'appareil. « Plus cher ! 10 dollars ! ». Au final, je m'en tire à 8 dollars, avec l'air conditionné... je m'en sors bien... mis à part le carreau de ma fenêtre vétuste que je rattrape in extremis en l'ouvrant, sans quoi elle se serait écrasée sur le toit en tuile cinq mètres plus bas. Enfin je jouis sous le jet froid d'une douche vietnamienne avant de

m'assoupir deux heures au son de la climatisation qui me fait oublier provisoirement la chaleur moite.

Premières observations : difficile de se faire comprendre, même si l'anglais marche assez bien ; Hanoi est une ville bruyante, je n'ai jamais vu autant de deux roues au mètre carré ; on me fait sentir que je suis l'étranger, même si la population me semble accueillante dans l'ensemble... malgré ma fatigue, je dois à tout prix aller faire un tour dans cette ville. J'ai pourtant très envie de m'enfermer et de ne plus bouger de ma chambre. Ai-je peur ? Tant d'inconnu devant moi.

Mercredi 19 juillet

Cultures aux antipodes

Il faut savoir négocier : le moindre ananas est à 15000 dong, soit environ 1 dollar.... pas cher pour moi, mais trop pour le niveau de vie local. Donc, tout se négocie. A mon réveil, vers 11 heures, je vais boire un café, il a le goût de chocolat. Cet hôtel est prisé des touristes, Français et Américains. J'ai en particulier remarqué ce matin un couple américain, jeunes parents d'un bébé vietnamien. Ce dernier passe entre les mains des serveuses gagas. Je lie connaissance avec Jean-Claude Keller*, lyonnais de 63 ans, qui regarde la scène un brin amusé.

« C'est bien, les nouveaux parents sont heureux, et la petite sera heureuse. Moi, ça ne me dérange pas. » Petit, les cheveux clairsemés et grisonnants, volubile, des « témoins » qui le relie à son portefeuille (cordons autour du cou terminés par un petit mousqueton) quadrillent son torse. Il vit au Vietnam (dans le sud, près de Saigon) depuis trois ans. Il s'est marié « du cœur », c'est-à-dire qu'il ne lui a jamais fait l'amour, avec une Vietnamiennne plus jeune de trente ans. « Je l'ai rencontrée dans la rue, elle venait de se faire mettre à la porte de son travail. Elle était serveuse dans un restaurant. » Peu de temps après cette rencontre, il doit repartir en France d'où il l'aidera financièrement avant de revenir et, finalement, de rester. Il m'explique qu'ici « c'est pas comme en France ! Il n'y a pas de contrat de travail, pas de sécurité sociale, pas d'assurance chômage ni de RMI ! » Cet ancien cadre supérieur dans le textile a été marié à une Française avec qui il a eu deux enfants. Il me montre des photos : « Tiens, ma fille de quarante ans... ma nouvelle femme en a trente-trois ! » rigole-t-il. « Les Vietnamiennes sont serviables, si leur homme est heureux, alors elles sont heureuses ! La

mienne, elle anticipe tout pour moi. C'est formidable ! non ? » Elle serait même « soumise » : « Avant, elle baissait la tête pour prendre quelque chose à table, ou encore, dans la rue, elle marchait derrière moi ! » Ce côté-là ne lui déplait pas, même s'il précise qu'il « n'est pas macho ». Il ne souhaite pas la ramener en France, de peur « de la perdre », et parce qu'elle se fera « corrompre par le système de consommation ». De plus, se marier en France avec une étrangère est « plus difficile depuis les lois Sarkozy ». Il l'entretient sur place (et, avec elle, sa famille, soit dix personnes) et vit richement avec sa retraite française de 3000 euros.

Assis au bar, à côté de nous, Mario Tadhla*, 53 ans, prof en région parisienne. Lui, c'est son neuvième voyage au Vietnam. Là aussi, il y a l'histoire d'une femme. « J'ai rencontré ma femme alors qu'elle était la patronne d'un petit bar à Hue (dans le centre, ndlr). Je suis tout de suite tombé sous le charme. » Lui aussi repart en France avec, encre en lui, l'image de cette femme. Il revient quelques mois plus tard. « Et là, elle avait disparu. Personne ne savait vraiment où elle était. » Il faudra un troisième voyage pour la retrouver, presque par hasard. « Moi, j'ai décidé de la ramener avec moi. Il a fallu que je me batte avec l'Ambassade pour lui obtenir son premier visa. Elle vient d'obtenir enfin une autorisation de séjour de 10 ans. Je suis comblé ! » Mais pas marié pour autant. Il doit la rejoindre dans sa famille pour y passer ses vacances. « La première fois, cela a été compliqué. La police m'autorisait à venir tous les jours dans la famille, mais pas à y dormir ! J'ai décidé d'aller à l'hôtel, et, après, une tierce personne a pu arranger l'affaire. » « Ils voulaient de l'argent ! », s'exclame Alain, toujours prêt à partager son expérience. Il a dû lui aussi recourir à la corruption lors d'un dépôt de plainte pour vol : « Ma déposition était sur la table, devant moi, il n'y avait pas moyen que le policier la signe ! Je lui ai demandé s'il avait des enfants, et lui ai tendu un bakchich de quelques milliers de dongs... il a signé aussitôt ! » Dans les rues, les restaurants, les couples mixtes (un homme occidental et une femme vietnamienne) sont nombreux. Une chance de sortir de la pauvreté pour toutes ces femmes. La jeunesse et leur culture d'obéissance n'est pas sans déplaire à ces hommes. Tout le monde semble y trouver son compte.

* Les noms ont été changés

Jeudi 20 juillet

Paradoxe de développement

Alors que je suis ici pour réaliser une série de reportages, je me heurte aux difficultés de travailler dans un pays où la liberté d'expression est plombée par cinquante ans de dictature communiste au Nord et trente au sud. Hier, j'ai rencontré Van, une journaliste qui s'occupe du courrier des lecteurs dans un journal destiné aux jeunes. Je l'ai sentie très mal à l'aise. Alors qu'elle m'attendait dans le hall d'accueil de mon hôtel, elle a dû expliquer au responsable qu'elle descendait avec moi en bas, au bar. Elle fait ce qu'elle peut pour m'aider dans mes recherches. Elle a peut être trouvé deux villages d'artisans dans lesquels beaucoup de Vietnamiens sont partis travailler à l'étranger (Chine, Taiwan, Malaisie...). Ce serait un point de départ pour mon article sur le trafic des femmes... de fil en aiguille, on espère ainsi trouver les bonnes personnes. Mais c'est compliqué, Van me dit que sans visa de journaliste, je ne peux pas travailler avec ces villages... et comme je suis sensé être un touriste... Comment recueillir des témoignages libres avec un représentant de l'autorité derrière moi ? Je lui demande d'attendre avant d'entreprendre toute démarche auprès des autorités. J'ai quelques pistes à explorer, dont une ONG française à Saigon.

Sinon, chaleur et bruit ont raison de mon énergie. Je n'ai toujours pas pris le rythme local... eux se lèvent à 6 heures, se couchent vers minuit. Les odeurs sont omniprésentes : tantôt de l'encens, de la nourriture, plutôt agréable, tantôt la pourriture ou une forte odeur de coriandre, les égouts, tout se mêle. La misère est à chaque coin de rue. Ce n'est pas la même qu'en France, elle ne vous saute pas aux yeux. Mais, le soir, quand on voit un jeune se laver les pieds dans les détritiques avec, à ses côtés, une vieille dame accroupie en train d'écraser des canettes vides, pour les revendre ensuite contre une poignée de dong, on comprend. Van me dit hier : « Nous avons plus de 50 ans de retard sur vous ». Je ne m'enlève pas de l'idée que malgré ça, chez nous aussi la misère est omniprésente.

Samedi 22 juillet

Changer ses travellers

La Vietcombank est, selon mon guide, « l'endroit où changer son argent ». C'est une banque d'Etat. Qui se plaint de la lourdeur administrative française? Je déballe mes travellers chèques en toute confiance dans cette bâtisse moderne, climatisée et bien gardée. Je veux changer deux travellers de 50 dollars en monnaie locale, le Dong. Préalablement signés en France, les travellers doivent être resignés lors du retrait. Je signe, toujours confiant et, pour une fois dans

la journée, pas en nage. Et là, démarre le sketch : ma seconde signature n'est pas exactement la même que la première, je dois signer de nouveau... durant une demi-heure, je ferai environ vingt autographes. De plus en plus irrité, il m'est impossible de la reproduire à l'identique. Je sors tous mes papiers où il y a ce foutu gribouillis source de mes maux, aucun n'est parfaitement le même. Les employés sont 5 ou 6 autour de mon travailleur.

Je suis de nouveau en nage, et je commence réellement à perdre patience, à m'énerver intérieurement, car, si je hausse le ton, je sais que je n'arriverai à rien. Rien à faire. Ils veulent bien m'en prendre un, mais pas l'autre. Ce dernier est signé au moins six fois.... je quitte ce lieu immaculé sali par ma sueur avec mes 800 000 dongs, agacé, trempé de la tête aux pieds. Merci la Vietcombank, je ne pense pas qu'on se reverra. On me dit ensuite que dans les boutiques de change, ils font moins de zèle, mais la commission est plus importante. Ici, plus on en fait, plus on est promis à un bel avenir.

Dimanche 23 juillet

Les amoureux sur les bancs publics

Les jeunes Vietnamiens sont très pudiques. Dans la rue, vous ne voyez aucune embrassade, aucune main dans la main. Il y a pourtant quelques lieux privilégiés où les amours naissants peuvent se retrouver à l'abri des regards indiscrets et des jugements. Le lac Hoan Kiem, dans le vieux Hanoi, est bordé d'arbres centenaires et de bancs publics sur lesquels nombre de jeunes se glissent à l'oreille des mots doux... parfois, le bras timide d'un jeune homme caresse délicatement le dos de sa belle. Le lieu n'est pas encore assez discret pour qu'ils s'embrassent. On trouve les mêmes scènes au bord du lac de la Soie, au nord de la ville. Il y aurait même, selon la presse locale, une pénurie de bancs à Hanoi.

Dans les couches modestes de la société (une majorité), anciens, parents et jeunes vivent sous le même toit et, bien souvent, dorment dans la même pièce. Dans les maisons, il n'y a d'ailleurs guère plus d'une pièce avec une natte et, au mieux, un lit. La cuisine, c'est le trottoir sur lequel toute la famille prend le repas autour d'une table, assis sur des tabourets d'enfant. On comprend mieux les difficultés pour les jeunes couples de trouver un peu d'intimité dans cette promiscuité. Il y a bien les hôtels, mais trop cher pour un vietnamien qui gagne parfois

moins d'un euro par jour. Par ailleurs, il est très mal vu pour un couple non marié de partager la même chambre.

Mardi 25 juillet

Scrupules d'occidental

Cyclo-pouces, taxis, "motobikes" (moto-taxis), tee-shirts, fruits... aucun répit pour un occidental dans le dédale des rues hanoiennes. Vous êtes interpellé tous les deux mètres et devez refuser poliment, calmement. Ils sont parfois trois ou quatre autour de vous à tenter de vous vendre quelque chose. Il est difficile parfois de garder son calme. Si d'aventure vous décidez de prendre un taxi, il faut négocier. Vous divisez systématiquement le prix par deux ou trois. Et puis, lorsque vous faites le calcul en euro, il s'agit bien souvent de gagner au mieux 50 centimes ou un euros...

Deux Françaises, une Bordelaise et une Rouennaise, rencontrées au comptoir du Spirit Hanoi house, se sont épanchées sur cette situation, d'être sans cesse sollicitée, de devoir tout négocier. Pour elle, cela gâchait un peu leur voyage. C'est vrai qu'on a de temps à autre la désagréable impression de n'être qu'un portefeuille ambulante. Mais n'est ce vraiment qu'une impression ? Prendre une photo d'une commerçante ? Allongez les Dongs ! Tisser des liens honnêtes et non commerciaux est très compliqué. Nous, occidentaux, connaissons leur précarité et eux, Hommes du tiers monde, nous savent riches... un juste retour des choses qui exacerbe nos scrupules d'occidentaux.

Jeudi 27 juillet

Une merveille en danger

Marre de la pression de Hanoi. Nous venons de passer deux jours merveilleux à la baie d'Ha Long. Sortir à tout prix de la ville bruyante et polluée, elles sont les mêmes partout dans le monde finalement. Après trois heures de bus et un arrêt dans un attrape touriste moribond - prix extrêmement élevés... même pour un Français... qui se sucre derrière ? - pour se retrouver dans ce paysage surréaliste classé par l'Unesco. Une arrivée à la baie cadrée à la Disneyland. Des tourniquets gèrent le flux humain après des vérifications de toute sorte, des

centaines de bateaux, tous plus beaux les uns que les autres, attendent leur cargaison de touristes. Une frénésie pour 24 heures de rêve.

Des îlots rocheux, des pains de sucre à perte de vue qui sortent de la mer de Chine et semblent parfois barrer la route. Ils se découvrent aux yeux un à un, tant l'humidité produit une espèce de brume permanente. A distance, ce sont des ombres inquiétantes, une carte postale de montagne. Amertume liée au tourisme de masse : les traces, au petit matin, du passage des étrangers dans ce lieu unique au monde, rappellent combien il est fragile, et en danger. Je ne parle pas des jeunes femmes en barque qui accostent toute la nuit, moyennant un paquet de cigarettes avec le capitaine, pour essayer de vendre un paquet de chips ou une bière. Elles rament. Et ces derniers pêcheurs traditionnels, avec leurs petites embarcations recouvertes d'une bâche sous laquelle ils dorment, trouverons-t-ils encore longtemps de quoi survivre au milieu des dégazages sauvages ?

La pollution est restée à l'extérieur de notre cabine en bambou, nous avons faits l'amour au rythme des lentes ondulations de la mer de Chine.

Durant cette expédition, je rencontre Thanh, une jeune fille de 22 ans. Elle est stagiaire à Hanoi Tour, une agence qui propose des circuits touristiques dans les environs célèbres de Hanoi, comme la baie d'Ha Long, la station climatique Sapa ou encore Bac Ha connu pour son marché ethnique. « Je voulais travailler à la télévision, être présentatrice ou journaliste. Mais si tu ne connais personne, tu n'as aucune chance d'y arriver. De plus, les écoles coûtent très cher », m'explique-t-elle. Thanh est née à Nim Binh, à environ deux heures de bus au sud de Hanoi. Son père était soldat. Elle ne s'attarde pas sur ce point. Sa famille aussi modeste soit-elle a pu lui payer des études à l'Université publique des langues étrangères. Aujourd'hui en troisième année, Thanh souhaite travailler dans le tourisme, si possible devenir guide.

Beaucoup de jeunes vietnamiens se lancent dans ce secteur en pleine expansion à la suite de l'ouverture du pays en 1989. Les hôtels et les agences de voyages poussent comme des champignons devant l'afflux d'étrangers, près d'un million cette année. « Si j'avais pu, je serais allée en France pour devenir enseignante. Mais ça coûte trop cher et c'est extrêmement difficile d'obtenir une bourse. » Menue, souriante et dévouée toute entière à sa tâche, Thanh prend à cœur ce stage, le premier d'une longue série avant d'obtenir, peut-être, un poste fixe. Le soir, la petite stagiaire compulse une pile de documentations en Français sur la célèbre baie qu'elle découvre pour la première fois de sa vie. Le week-end, elle propose ses services aux

touristes autour du lac Hoan Kiem et améliore ainsi un peu son quotidien. « Je peux parfois gagner un euro sur une journée », me raconte-elle, satisfaite.

Vendredi 28 juillet

Des nouvelles de poulets

Il y a trois ans, le monde occidental perplexe découvrait avec une horreur exacerbée le virus de la grippe aviaire. Le Vietnam est le premier pays à être officiellement touché par l'épidémie avant qu'elle ne se répande comme une traînée de poudre. Au-delà des peurs européennes de devoir affronter un virus en mutation qui replongerait l'occident dans les heures noires de la grippe espagnole, ce sont des milliers de petits éleveurs vietnamiens qui subissent la paranoïa mondiale. Avec 350 000 tonnes de volailles en 2006, le Vietnam est en effet un gros producteur et consommateur. C'est parfois, dans certaines campagnes, la seule viande mangée et la seule source de revenu. Chaque foyer possède sa volaille. La peur occidentale est-elle justifiée ? Le risque de transmission humaine en occident serait « infinitésimal » relativise Thomas Delquigny, coordinateur technique au sein de l'ONG française Agronomes et vétérinaires sans frontières (AVSF). L'organisation a pour objectif de développer le petit élevage de proximité et de réduire la pauvreté. Depuis la grippe aviaire, elle aide les autorités à coordonner les services sanitaires du pays en partant d'un constat : « Le Vietnam est doté d'environ 50000 paravétérinaires, ce qui est plutôt au dessus de la moyenne dans la région [Asie du sud-est, ndlr], mais il est mal organisé. Il gère les cas dans l'urgence, ne sait pas encore anticiper », remarque Thomas Delquigny.

Le principal risque est chinois. Durant la période de préparation de la fête du Têt (de novembre à janvier), le Vietnam importe de grandes quantités de poulets en provenance de son voisin du Nord. La situation épidémique de la Chine est loin d'être transparente (« une pandémie », s'accorde à dire AVSF), le risque de contamination lors du transport des volailles est élevé. Il aura fallu du temps au Vietnam pour admettre le danger chinois, comme il lui aura fallu du temps, presque six mois, pour déclarer les premiers cas officiels de contamination. A cela plusieurs raisons. D'abord le délai de transmission des informations depuis le foyer jusqu'à l'administration. « On a rencontré des éleveurs qui nous ont expliqué qu'un poulet malade et qui meurt, ça arrive, c'est comme ça. Ils ont commencé à s'inquiéter quand ils ont vu tout leur élevage se décimer ! ». Ensuite, une pression internationale à double

tranchant. Il peut inciter le pays à être le plus transparent possible, mais aussi produire l'effet inverse, de peur de se retrouver sous le coup de sanctions économiques, même si le Vietnam n'est pas un pays exportateur de volailles.

« Mais le Vietnam est sur la bonne voie », concède le salarié d'AVSF. Une vraie stratégie vient d'être mise en place. D'abord avec une campagne de sensibilisation diffusée à la télé, sur les radios, et par la distribution de tracts et de fascicules explicatifs aux éleveurs. AVSF a d'ailleurs participé à son élaboration, son financement et sa distribution. Le gouvernement a décidé de renforcer les contrôles à la frontière chinoise dès 2007. Egaleme nt, un numéro de téléphone spécial (de type numéro vert) a été mis en place pour permettre aux éleveurs de signaler rapidement un cas suspect. Si l'information est vérifiée, il se verra en outre remettre deux indemnités : l'une pour avoir prévenu suffisamment tôt, l'autre pour les dommages consécutifs à la perte de son élevage. A l'heure où le pays tente d'intégrer l'OMC, « le Vietnam a tout intérêt à être transparent et performant », analyse Thomas Delquigny, non sans ajouter qu'il lui faudra entre dix et vingt ans avant de l'être.

III. ETAPE AU CENTRE

Dimanche 30 juillet

Périlleux remparts de Hue

Dix heures de train plus tard, me voici à Hue. Je suis ému de ce premier voyage sur rail dans ce pays. Au guichet, pour prendre son billet, c'est la cohue générale. Je prends le moins cher, une couchette toute en haut dans un compartiment de six

Ville de province du centre de quelque 400 000 habitants. Je croyais fuir le harcèlement de la capitale en me rendant dans cette paisible cité impériale... après onze heures de train de nuit dont quelques heures assoupi, je me retrouve assailli par une horde de cyclopoisses, de motobikes et autres taxis dès le pied posé hors du train. Dur. Je refuse tout en bloc, les cartes d'hôtels et tous les moyens de transport, par principe... j'ai besoin de me familiariser avec cette nouvelle ville. Je pars à pied avec mes dix sept kilos de bagage sur le dos plus mon bagage à main.

Hue est plus calme, moins de klaxons et moins de bruits en général. Mais c'est aussi plus pauvre. Tout semble le prouver, des habitants (en une heure j'ai vu plus d'estropiés et d'enfants cireurs de pompes qu'en dix jours à Hanoi) à l'état de délabrement des fameux cyclopoisses. Les vendeurs sont nombreux dans la rue à proposer des reliques (répliques et originaux) de G.I. : médailles de matricules rouillées, grenades déverrouillées et mines déminées, gourdes percées, lampes torches et cartouches usées cohabitent sur un bout de trottoir avec les vaisselles vietnamiennes, les cages à oiseaux et les bonzaïs fleuris. Passé le premier choc, l'ouverture et la bonhomie de cette petite ville tranche avec le Nord. Les gens sont plus souriants, plus occidentalisés aussi. Je ne relie pas ces deux éléments pour autant.

Je loue une moto et longe la rivière des parfums. Les paysages sont magnifiques. La rivière, qui tient son nom des plantes médicinales qui poussaient autrefois sur ses rives, serpente au milieu des reliefs montagneux. Il fait une chaleur accablante. Je m'arrête sur la rive gauche, à 5 km de Hue, à la pagode Thiên Mu ou « Pagode de la vieille dame céleste ». Depuis le monument, la vue est splendide. Plusieurs petites édifications de chaque côté abritent des

stèles gravées de signes chinois, une cloche en bronze dont la portée serait de 15 km (les tagues qui la recouvrent montrent de manière éclatante le peu de respect de certains visiteurs), et une stèle élevée sur une tortue géante en pierre... elle me rappelle celle de la légende du lac Hoan Kiem de Hanoi.

Des pins et des flamboyants ombragent le monument. Un peu d'air vient rafraîchir mon corps en nage. Je pars à la recherche d'un temple que je ne trouverais pas... l'occasion de me perdre dans la campagne. L'eau est partout, les rizières s'étendent à perte de vue, montagnes et forêts en toile de fond. Par endroit, on ne distingue plus le lit du cours d'eau des rizières, partout des petites embarcations transportent des pêcheurs et autres éleveurs de canards.

Lundi 31 juillet

Il y a le ciel, le soleil et l'amer

Tuan An, à 15 km de Hue, est une petite ville collée à l'embouchure de la rivière des parfums. Un ou deux kilomètres encore, et me voici sur une plage de la mer de Chine. Le sable est fin et chaud. Parasols et chaises longues accueillent les touristes comme sur n'importe laquelle de nos plages occidentales. A peine le cul posé dans le sable que déjà les vendeurs de chips et de fruits se jettent sur moi... un peu comme en France les vendeurs de chouchous, à la différence qu'ici, ils ont entre 10 et 15 ans, grand maximum. Am me dit qu'elle en a 16. Avec son panier rempli d'ananas et sa casquette bleue délavée vissée sur la tête, elle arpente la plage sous un soleil de plomb à la recherche d'un client. Elle dit rentrer au lycée en septembre, à Hue. Elle s'y rendra en vélo tous les jours (soit 30 km par jour). En attendant, elle aide ses parents comme elle peut.

Autour d'elle, les enfants s'attroupent, s'accroupissent et me tendent des paquets de chips et de chewing-gum « Freedent »... ils demandent à Am de me convaincre de leur acheter quelque chose. Leur mine est triste, jouent-ils ? A quelques pas de là, un mendiant se fait jeter et insulter par un Vietnamien... le soleil tombe et je décide de reprendre la route de Hue. La mer était chaude mais, comme souvent depuis mon arrivée, je repars un peu amer. Quand on ne fuit pas la misère, la réalité, elle vous saute aux yeux et vous prend à la gorge. Je n'ai pas pris d'ananas, je n'avais pas faim.

Mardi 1^{er} août

L'Arche de Noé

Nous sommes allés visiter cette fameuse citadelle interdite pour 55000 dongs, le prix étranger. Afin de maintenir le patrimoine à la portée des plus pauvres, l'entrée n'est que de 5000 dongs pour les Vietnamiens. Hormis quelques bâtiments encore debout, le palais est un champ de ruine, témoignage désolant des combats sanglants de naguère. Sur 300 bâtiments, il n'en reste que 80, pour le moins décatés. Les restes de décoration des quelques bâtisses rescapées des bombes témoignent du luxe qui devait y régner : pourpre, dorures, céramiques, soies, le faste du palais tranche avec l'austérité soviétique d'aujourd'hui. Il devait être somptueux avec ses colonnes laquées incrustées de dragons dorées.

La chaleur, l'absence d'explications et de fléchage cohérent découragent un peu le visiteur. Au bout de deux ou trois heures, d'une douzaine de vitrines protégeant les reliques impériales, derniers vestiges d'un temps dévolu, nous nous précipitons sur notre moto, chassés par des coups de tonner annonciateurs d'une pluie diluvienne. Le patron du Hong Vuong inn, hôtel dans lequel nous séjournons, parle un très bon français, difficile d'estimer son âge, 70 ans peut-être. Il a un sens aigu des affaires et discute volontiers. Il nous explique qu'il n'a pas plu depuis un bon mois. En quelques dizaines de minutes, l'avenue principale s'est muée en torrent. L'eau atteint les cale-pieds des motos, ralentit les cyclistes et les cyclopoisses. Tous les habitants des égouts de la cité impériale, cafards, fourmis, rats, se réfugient d'abord sur les berges que forment les trottoirs, avant de se hasarder, non sans témérité, dans les boutiques, les restaurants, les habitations. On croirait le déluge et les animaux cherchant l'Arche de Noé. Il est 16h40, le train pour Hanoi part à 19h57.

Mercredi 2 août

Le train-train vietnamien

Retour à Hanoi depuis ce matin. Cette ville bruyante ne me manquait pas plus que ça. De plus, le train fut toute une aventure. Surpris à l'allée par la qualité du wagon-couchette, je ne comprends pas pourquoi j'ai payé plus cher au retour pour une carlingue en piteux état et un trajet plus long de quatre heures. J'ai tout de même dormi mais, ce coup-ci, dans mon duvet, et non dans les draps mis à disposition qui, visiblement, avaient déjà servi. Le train TN8 venait

de Saigon dans le sud et terminait son trajet à Hanoi au terme de quelque trente heures. Mes draps avaient donc déjà été usés durant 15 heures... Je ne me plains pas : dans les wagons de queue, pleins à craquer, c'est sur des bancs en bois que des Vietnamiens (et peut être quelques courageux touristes ?) feront le trajet.

Ce matin, vers 7 heures, un agent me réveille et me tend une espèce de boîte en polystyrène remplie d'une nourriture lyophilisée, a priori des nouilles... mes voisins du dessous, des Vietnamiens montés dans une gare entre Hue et Hanoi, la mangent, l'odeur emplit la cabine, des nausées ne tardent pas à contrarier mon réveil. En même temps, je me dis que, quand même, c'est sympa de filer un petit repas. Je tente le café proposé par une hôtesse souriante. Mais là, ce n'est pas gratuit. Elle m'indique « nam » (cinq), je pense 5 000 dongs. Honnête. Puis elle me montre un billet de 50 000 dongs ! Je proteste, elle rigole avec sa collègue, et je m'en tire pour 20 000 dongs... je le paye habituellement 8000 dongs... Un point positif : le train n'avait qu'une heure de retard. Nous décidons de repartir au plus vite pour Nim Binh, à 100 bornes au sud de la capitale

Vendredi 4 août

Le sourire d'Hoa Lu

Fin de ma seconde journée à Nimh Binh, petite bourgade à 100 km au sud de Hanoi. Hier, je suis allé en moto visiter le site de Tam Coc, « la Baie d'Ha Long terrestre ». C'est une bonne description. J'ai préféré à la Baie d'Ha Long « offshore ». Ici, même s'il y a pas mal de touristes, tout est traditionnel. Les femmes, qui embarquent les touristes pour une balade, ou les locaux pour les transporter d'un point à un autre, rament avec les pieds sur cette rivière qui serpente entre, et parfois sous, les pics rocheux. Végétation luxuriante, calme, sérénité, ce site servait de base arrière durant les deux guerres (contre les Français et les Américains). On y trouve encore des inscriptions et les vestiges d'un hôpital de guerre. Il y aurait même eu des prisons. Les maisons où logent des paysans, les familles de ces rameuses, sont construites entre deux roches. Le village vit de ces balades, des quelques boissons vendues aux occidentaux assoiffés de regarder ramer et de la broderie, qu'elles réalisent chez elles ou sur l'eau, pendant qu'elles pêchent les crevettes à l'aide de leurs nasses. Les femmes rament durant près de trois heures pour une balade, les hommes vendent les tickets à l'embarcadère et au

parking, à l'ombre, tout en sirotant un thé glacé. La partie émergée de l'iceberg. Le reste de la journée, ils la passent dans les rizières ou sur un mototaxi.

Aujourd'hui, j'ai loué de nouveau une moto et me suis dirigé vers Hoa Lu. De cette ancienne capitale du Vietnam (vers le XI^e siècle), il reste deux temples et le mausolée d'un roi. Le long du parcours de visite en terre se sont érigés quelques modestes boutiques de souvenirs... chapeaux coniques, bonzaï, fruits et boissons sont agités sous le nez des touristes qui descendent en short, débardeur, casquette et appareil photo autour d'un cou rouge écrevisse. Au retour, je m'assoie à la table de ce qui ressemble à un troquet. La serveuse garde ma moto. En contre partie, je m'engage à boire un coup. Vi me sert ce verre qu'elle attend depuis mon arrivée, guettant mon retour de la visite des temples de sa cité disparue, devenue un village branlant, soutenu par ces quelques vieilles pierres.

Elle a 17 ans et arrête l'école. Elle ne me dit pas pourquoi, mais sa mélancolie dessinée derrière son sourire est une sorte d'aveux à peine camouflé qu'elle n'a pas choisi, elle se soumet à une décision qui n'est pas la sienne. La jeune fille est accablée, l'échine courbée devant son destin. Les doigts abîmés, une profonde blessure à l'avant bras, elle baragouine un français à peu près compréhensible. Moi je ne parle pas un mot de vietnamien, alors... Son frère jumeau débarque à son tour, sa présence rompt la discussion. Le père qui nous surveille, suspicieux, est venu reprendre le stylo que j'avais emprunté pour écrire le nom de Vi et son âge. Le frère parle le français excellemment mais ne s'aventure pas trop dans la discussion. Il me comprend parfaitement et m'explique qu'il travaille dans l'échoppe d'en face durant ses vacances. En septembre, lui continue de faire ses 24 km à vélo pour rejoindre son école à Ninh Binh. Il me demande une pièce d'euro : « J'en fait la collection », m'indique-t-il avant de courir vers un car de touristes fraîchement débarqués. Une femme vietnamienne, élégante pour le coin, vient prendre à Vi l'argent de mes boissons. Je ne comprends pas vraiment ce qui se passe, elles sont deux ou trois, vêtues de manière identique, à ramasser le fric. Si elles n'en sont pas, elles ont pourtant l'allure de maquereilles. Je dois quitter Hoa Lu et Vi, qui s'assure que je connais la route, que ma mobylette démarre bien. L'esquisse de moue rieuse n'éclaire pas sa figure sale et sombre.

Samedi 5 août

Choc culinaire

Dans la salle de repas de l'hôtel, à Ninh Binh, trônent d'énormes bombonnes en verre remplies d'un liquide translucide, des serpents prennent la pose depuis des lustres. Ils flottent au fond, recouverts d'une espèce de dépôt blanchâtre, ils me fixent, impassibles, les yeux vitreux, où que je me trouvent dans la pièce. Dans un autre, ce sont des larves qui donnent une couleur saumâtre à la goutte locale, un alcool à base de riz, différent du Saké japonais. C'est de la goutte. Avec ce goût particulier de l'alcool de riz qui ne ressemble pas à notre prune ou notre poire nationale, quant à le définir plus précisément, même au bout de deux ou trois, c'est compliqué. Ou alors je ne suis pas capable de me souvenir. C'est fort.

L'aîné de la famille hôtelière me propose dans un anglais vietnamien que je commence un peu à déchiffrer (« You cat the fish? » m'a-t-on demandé pour savoir si je tentais de pêcher un poisson dans la baie d'Ha Long... ils ne connaissent pas les « che »), si je veux goûter du « meat dog »... il me montre du doigt Kiki, la chienne de la famille, bien gentille quoique un peu nerveuse avec le chat. J'ai du mal à comprendre, et j'entends à la table d'à côté : « Mmm! on dirait du chevreuil un peu! ». Je regarde le jeune homme au bord de la crise de rire qui vient de m'apporter un bol avec trois ou quatre morceaux de viande noire et demande : « Tet cho ? » Il acquiesce, étonné que je connaisse le terme de « viande de chien » en vietnamien. Kiki me regarde avec ses petits yeux et vient me quémander une caresse. Je me contenterais de « on dirait du chevreuil », je n'ai pas cédé à la tentation de goûter au confrère de Kiki.

Lundi 7 août

Apréhension

Ce soir je prends le train en direction de Hue, une nouvelle fois. Il y a bien encore une anecdote à propos de l'achat de mon ticket, c'est à croire que quoi que je fasse dans ce pays, rien ne se déroule simplement. Je prends un taxi pour me rendre à la gare. Le chauffeur ne parle pas un mot d'anglais, je négocie le prix en montrant les billets et il finit par accepter. Je n'arriverai jamais à bon port, le chauffeur s'est appliqué à faire un détour pour le prix négocié sans m'amener à destination... Blasé, je descends dans le centre pour trouver une agence qui puisse me vendre un ticket. La première m'indique qu'il n'y a plus de place. Mais je dois être

impérativement à Hue le surlendemain. Elle me propose donc le bus de l'agence, qui ne met que 12 heures. Je tente une seconde agence. Oui, il y a bien une place, mais elle est à deux fois le prix habituel. Cette seconde agence me propose donc pour moins cher... de prendre l'un de leur bus. Je renonce et fonce à la gare, à pied. Au final, je trouverai un billet en place assise. Départ 23 heures, arrivée 10h30. J'appréhende.

23 heures. J'écris cette note assis dans le train SE3. Une Italienne, accompagnée d'un Anglais, m'adresse la parole, me demande d'où je viens, où je vais, elle est très agitée Je la trouve pulpeuse. Je suis dorénavant seul. Tu as pris l'avion du retour. Pour toi, le pays en forme de dragon n'est plus qu'une fine bande de terre dans un atlas, et une somme de souvenirs que je partagerai avec toi dans quatre semaines. Tu dois avoir fini ton escale à Singapour et embarqué pour la dernière ligne droite. Dans quinze heures, tu seras dans la plus belle ville du monde et moi, dans la cité impériale, seul. Quinze mille kilomètres de nuages nous sépareront. J'aborde ce pays seul, comme si je commençais un nouveau voyage. J'angoisse et tu me manques. J'étais habitué à affronter les obstacles accompagné. Pas question de renoncer devant toi, tes peurs gonflaient mon courage, ton courage apaisait mes peurs. J'ai hâte d'être à Hue. Cette ville calme que je connais, les visages que je vais retrouver, les quelques repères que j'ai su établir vont m'apaiser. J'ai envie de passer une journée à ne rien faire, sinon lire, regarder la télé, et dormir. Je suis crevé. Irai-je au bout ?

Mardi 8 août

Me voici enfin de retour à Hue. Heureux de retrouver la petite ville paisible, pas mécontent d'avoir quitté Hanoi. Je ne devrais retrouver cette dernière qu'à la fin de mon séjour pour reprendre l'avion du retour. C'est une nouvelle partie de mon voyage qui débute à partir de demain, si tout se passe comme prévu. Je dois rejoindre une association française qui visite les minorités ethniques pour des distributions de riz, de médicaments, mais également pour effectuer des consultations gratuites. L'Assorv (Association pour le soutien des orphelins du Vietnam), dirigée par des Viet kieu (Vietnamiens vivant à l'étranger), emmène, chaque année en août, médecins, infirmiers, membres et parrains d'orphelins. L'association vient en aide aux plus démunis, aux Vietnamiens laissés en marge du nouveau développement du pays. C'est une goutte d'eau dans un océan, mais la goutte est là.

J'ai rencontré les responsables de cette association il y a trois ans, j'étais alors correspondant local de presse pour le quotidien régional la République du Centre. Le témoignage et le discours sur les problèmes rencontrés sur les terrains par les enfants et les plus pauvres, sont à l'origine de ma volonté de partir un jour réaliser des reportages sur place. Il y a bien sûr nombres d'ONG qui oeuvrent au Vietnam, officiellement ou officieusement. Mais même dans ce dernier cas, le gouvernement sait et tolère. En tous les cas, je suis impatient de rencontrer ces gens, dans leur pays, ces Viet Kieu qui m'ont donné l'envie de venir.

Mercredi 9 août

Un job pour se payer le job

J'ai passé la matinée avec Ngo Sy Hung, un jeune ingénieur en agronomie qui bosse dans un restaurant le temps de trouver un job à Ho Chi Minh ville. De taille moyenne, souriant, aimable et d'humeur égale, ses lunettes, sa chemise blanche sur un pantalon de costume noir aux extrémités effilochées lui donnent un petit air de premier de la classe. On dirait un peu un étudiant chinois. Il fait tout dans cet hôtel-restaurant : service, nettoyage, je l'ai même vu enfiler minutieusement des baguettes dans des étuis en papiers blanc, estampillés de lettres chinoises rouges. Il m'avait proposé hier de m'emmener visiter Hue, ville dans laquelle il a fait ses quatre années d'études.

Il a tenu à me faire visiter son université, située dans la citadelle (le vieux Hue). C'est un beau bâtiment qui n'a rien à envier aux établissements français, parsemé de jardins qui jouxtent une autre université, celle d'Economie, dans laquelle ses deux petits frères ont entamé leurs études. Le terrain de sport est par contre dans un tout autre état : les panneaux de basket, scellés sur un terrain défoncé, n'ont plus de cerceaux ; des buts branlants et dépourvus de filets sont les derniers vestiges de ce qui devait être un terrain de foot, ci et là des touffes d'herbe surgissent du sable. Puis, Hung voulait à tout prix visiter la pagode de Thien Mu, à cinq kilomètres de là, il ne l'avait jamais vu. Moi si, lors de ma première escale à Hue et de ma balade le long de la rivière des parfums.

Nous communiquons dans un anglais tout à fait passable. Même si lui parle mieux que moi, je dois déchiffrer car, comme je l'expliquais dans une note précédente, leur accent est vraiment fort : « sic » pour dire « six », « lye » ; pour « like »... et « wone » pour « world ». Mais nous

nous comprenons et avons même parlé politique succinctement. Il est ainsi « très en colère » contre la politique de son pays et veut s'engager dès qu'il sera installé, dans quelques années : « Si j'avais le pouvoir, je changerais tout. Si le gouvernement n'était pas corrompu, peut être que je ne serais pas obligé de travailler dans ce restaurant! Je sais parler anglais, j'ai travaillé pour une société Internet, je sais même jouer de la flûte », m'égrène-t-il. « Il faut des connaissances ou payer cher si tu veux une bonne place! » Actuellement, il économise autant qu'il peut avec ses 25 euros par mois... une fois son loyer et sa nourriture payés, il lui reste 10 euros. En tant qu'ingénieur, il devrait en gagner 500 par mois. Je comprends sa colère, que je lis dans ses yeux quand il me parle. Devra-t-il payer pour y arriver?

Jeudi 10 août

Les orphelins de Da Nang

Première journée avec l'Assorv. Je suis parti avec la douzaine de membres de l'association ce matin, de Hue pour Da Nang, à 100 km au sud. Tout le monde était attendu à l'orphelinat de la ville, le troisième et dernier établissement construit avec les financements de l'organisme. Les enfants, âgés de 3 à 17 ans, avaient préparé un spectacle : danses, chants et défilés de mode. Dès ma descente du car je suis pris par la main par Huu, un garçon d'une dizaine d'années. Je suis un peu gêné au début, je me sens étranger, je ne suis ni membre, ni parrain. Et puis, en quelque sorte, je suis vite adopté par les gosses qui veulent jouer avec nous. J'en aperçois deux tenant chacun dans une main la baguette d'un jeu de diabolo. Un parrain a dû leur envoyer ce jouet qu'ils n'ont jamais vu, ils ne savent pas s'en servir. C'est comme une révélation quand ils me voient en faire, lancer l'objet en l'air, faire des figures avec les ficelles. Je les laisse s'entraîner.

Parmi eux, il y a Nam, 17 ans. Il semble un peu à part, dans sa bulle. Grand, maigre, les cheveux ébouriffés, sa vie ressemble déjà à un roman de Zola. Bébé, il est recueilli dans la rue par une vieille dame. Cette dernière le déclare à l'état civil sous son nom. Sur ce bout de papier qui signe le début de son existence civile, est précisé en guise de lieu de naissance le nom de la rue dans laquelle il a été découvert. Il traîne ça avec lui comme le boulet soudé au pied d'un condamné. Puis, sa maman adoptive se faisant trop vieille, elle le laisse à l'orphelinat. Il est parrainé par un Américain (le parrainage consiste à aider l'enfant financièrement à hauteur de 25 euros par mois). Mais là encore, ça coince : son parrain,

généreux en dollars, ne lui écrit jamais. « Nous avons besoin de parrains de coeur, des gens qui correspondent avec ces enfants. Ils ont un énorme manque affectif », m'explique Dao, la vice-présidente de l'Assorv. Huu est attachant, comme Nam et les autres. Je les retrouve ce soir pour dîner. L'orphelinat accueille 48 enfants. Ils seraient 2500 orphelins dans Da Nang.

Vendredi 11 août

Quitter attaché

Aujourd'hui, je pars dans les ethnies du centre du pays, sur les plateaux qui surplombent la ville de Da Nang. Consultations médicales, distribution de riz, de couvertures et de médicaments sont au programme. Hier soir, comme prévu, nous avons dîné avec les enfants de l'orphelinat. C'était très émouvant. Huu, accompagné de Hung, ne m'ont pas lâché. Ils m'ont offert des colliers de leur fabrication, un dessin et une photo. La discussion a tourné foot : Huu est fan de Beckam, Hung adore Henri, un « Phap », un Français, tout comme Zidane, qu'ils placent tout de même numéro un avec son coup de tête désormais légendaire. Ils m'ont fait promettre de leur écrire. J'espère tenir ma parole.

Huu m'a dit qu'il avait 14 ans, alors que je lui en donnais 10, tout comme Hung, qui m'a dit avoir 12 ans. Ils sont hauts comme trois pommes et légers comme des plumes. On m'a expliqué que le manque de nourriture dans leur enfance avait perturbé leur croissance. Aujourd'hui ils sont heureux. La structure dans laquelle ils grandissent est même peut être mieux que celle dont bénéficient certains enfants qui ont encore leurs parents. Ils sont bien nourris, ont une éducation, vont à l'école et peuvent espérer avoir un avenir meilleur que leur passé. Ce fût dur de les quitter, tous les deux cramponnés à mes bras.

Vendredi 11 août

Je ne comprends pas. Dehors, l'association Assorv que je suis depuis deux jours danse sur des rythmes technos, nous sommes en pleine montagne, à 100 km de Da Nang. La journée a été assez hallucinante. Après des consultations, durant lesquels je peux voir des enfants malformés comme jamais, je partage la soirée avec l'ethnie Co tu, je festoie au milieu de centaines de personnes assises à regarder. Déjà au déjeuner, je fus gêné lorsque j'appris que nous mangions l'équivalent pour l'ethnie d'un mois de nourriture. Même chose au dîner.

Tous, autour du somptueux bâtiment en bois et en bambou, la maison commune du village, nous regardaient faire ripaille.

Et cette jeunesse communiste qui colle aux basques du groupe depuis le début de la journée. Vêtus de chemises bleues estampillées d'une étoile rouge, ils font l'ordre. Quelques jours auparavant, ils sont venus creuser des toilettes turques, pour nous, bombarder d'antimoustiques les alentours du village. Ce soir, ils ont amené une sono et un synthétiseur. Ils scandent des hymnes militaires, des slogans communistes, qu'ils font reprendre par les villageois, massacrent les musiques rituelles qui se passent d'amplificateurs. Il est tard. Les villageois, qui ont organisé la fête, ne dansent toujours pas. J'ai honte.

Samedi 12 août

Des ethnies mal en point

Deux jours dans l'ethnie Ka tu (ou Co tu, famille linguistique des Mun Kmer) montrent un autre visage du pays. C'est une parmi les 52 qui peuplent le Vietnam. Toutes se différencient à travers leur musique, leur langage, leurs vêtements, leurs bijoux, leurs coutumes hérités de leurs ancêtres. Aussi sont-ils issus de mouvements migratoires séculaires. Les hommes, femmes et enfants, malgré leur extrême pauvreté, sont magnifiques et épanouis, drapés de rouge, noir, bleu, jaune. Toutes les femmes, et en particulier les plus âgées, ont la tête recouverte, cela peut être une casquette, une serviette enroulée ou un bonnet (Reebok bien sûr). La présence d'une ONG dans ces montagnes, près de Hien, à la frontière entre le Laos et le Cambodge, illustre parfaitement l'absence des autorités si ce n'est pour éduquer les populations aux valeurs de l'Oncle Ho et les amener progressivement à transformer leurs racines culturelles en folklore à touristes. Victimes injustes des guerres dont les jeunes générations paient encore un lourd tribut sanitaire (notamment à travers des malformations récurrentes dues à la présence dans les sols de l'agent orange, poison déversé en masse par les Américains), les ethnies survivent entre leurs héritages et la montée progressive de la modernité depuis les grandes villes. Ainsi n'y a-t-il pas de frigo, mais la télévision, qui débite un flot incessant de propagande militaire, a colonisé bon nombre de foyers. Pas de médicament et très peu de visites de médecins, si ce n'est aucune. Alors bien sûr, les consultations à l'hôpital sont gratuites, héritage fragile du communisme. Encore faut-il s'y

rendre. Ensuite, l'argent manque cruellement pour acheter les médicaments. Pas de téléphone. Bref, peu de possibilités d'être suivi médicalement.

Les consultations de l'Assorv qui se font en masse - 400 le premier jour, 200 le lendemain matin - sont l'occasion de détecter certaines pathologies chez les plus pauvres. Il faut tout organiser, gérer le flux, avoir des traducteurs. La distribution de vitamines est systématique pour les plus jeunes. Le paracétamol est rapidement épuisé. Beaucoup de personnes âgées souffrent des articulations et de la tuberculose. La gale est très présente chez les enfants. Les oreillons ne sont pas soignés (un médecin me raconte avoir ausculté un patient avec les tympans percés par l'infection). Extrait : « Elle a mal à la tête », « depuis quand ? » demande le médecin, « depuis presque un an ». Aucune lunette et pourtant les problèmes de vue sont fréquents, les aveugles également. Beaucoup de problèmes de nutrition. Et encore, on m'explique que les Ka Tu sont plutôt en bonne santé. Les malformations ne sont pas rares mais ce n'est pas aussi impressionnant que celles des ethnies précédentes, un peu plus au nord, sur la route d'Ho Chi Minh, théâtre de nombreux bombardements américains. Je vois d'abord une jeune femme avec un tibia plat et en demi cercle (dans le sens de la hauteur). Puis une petite fille qui ne marche pas présente les mêmes caractéristiques sur les deux jambes ainsi qu'un thorax qui pointe vers l'avant. J'aperçois également ce qui serait légion dans le coin, soit un enfant à douze doigts et qui ne respire pas la grande forme. Je n'oublie pas la générosité des villageois qui avaient préparé une grande fête sur la place du village et des repas dignes de rois. Ils nous regardaient manger l'équivalent pour eux d'un mois de nourriture. « Du moment qu'on ne les prive pas », me dit un membre de l'association. Encore de la nourriture et le traditionnel alcool de riz, siroté à l'aide de longues pailles dans un pot commun en terre cuite, ont accompagné des chants et des danses traditionnelles. En fond, des tambours frappés avec énergie par les anciens vêtus somptueusement pour l'occasion.

Je demeure néanmoins choqué par l'attitude des jeunes communistes qui accompagnaient l'Assorv. Ils ont aidé à organiser les consultations, à distribuer le riz, le tout filmé et photographié. Ils ont aussi eu la bonne idée de ramener une sono qui a craché en début de soirée des chants de propagande (ils demandaient aux villageois de reprendre en chœurs). Le synthétiseur dirigeait la musique. Il crut bon de couvrir les tambours traditionnels d'une mélodie vietnamienne. Les enfants se bouchaient les oreilles tant le son était élevé. « Ils pensent nous faire plaisir », me dit-on, « et puis c'est une vraie animation pour ces villageois,

car il ne se passe jamais rien ici. C'est un peu comme un concert de Johnny dans la Creuse ! ». J'en reste encore dubitatif.

Dimanche 13 août

Une tronche payante

J'ai quitté l'Assorv hier à Hoi An, en début d'après-midi. Je les retrouve dans quelques jours à Ho Chi Minh Ville J'ai flâné dans cette nouvelle ville. Situé à une centaine de kilomètres au Sud de Hue, Hoi An est une charmante petite cité touristique aux ruelles ombragées bordées de maisons colorées, basses et tubulaires. Chacune sert à au moins deux choses : se loger et vendre des fringues, parfois sur mesure. Les maisons sans boutique sont rares. Les rayonnages s'aventurent jusque dans les salons. Les rues sont pleines d'occidentaux dont beaucoup de Français. C'est une étape incontournable semble-t-il. Impossible de prendre une photo sans tête blanche.

Ce matin, un jeune garçon interrompt mon petit déjeuner pour me proposer des journaux. Il me demande en anglais d'où je viens. Après ma réponse, il me tend « Le Courrier du Vietnam », seul journal francophone du pays. J'étais en train de lire une note dans mon guide : « De jeunes Vietnamiens proposent toute la journée des journaux pour 30 000 dongs au lieu de 2 700. » Je ris, lui, interrogateur, a dû se dire « il est fou ce Phap ! » Je lis de temps à autre ce canard, il est l'antinomie de la liberté de la presse : tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes. Ce journal est une caricature de presse contrôlée par un Etat. La matinée s'écoule lentement entre les gouttes. La pluie n'a de cesse de tomber.

Début d'après-midi. Tout en sirotant une Saigon-Beer en face de l'hôtel, j'observe le manège d'une femme, une Australienne peut-être, d'une petite cinquantaine d'années. Elle feuillette des magazines type « Cosmopolitan » et se fait aborder par une petite qui vend dans la rue des figurines en terre cuite. L'occidentale est une bonne cliente, elle en a déjà acheté six pour 100000 dongs. La gamine tente ensuite de lui vendre des colliers avant de jeter son dévolu sur moi. Elle a peut-être douze ans, pas plus, et parle déjà bien anglais, suffisamment pour vendre. Je refuse de lui acheter quelque chose, elle me lance, avec une plainte insistante, « Why ? », avant de reprendre « You don't want to help me ? » Si, je veux bien t'aider, toi et les autres, mais je n'accepte pas ta pauvreté, je suis tellement sollicité. Il a plu une grande

partie de la journée, aussi je me suis dépêché d'aller faire un tour entre deux averses... comme tout le monde.

Sur le port (sur la rivière qui traverse la ville avant de se jeter dans la mer de Chine à 4 km), je demande à une vieille dame typique si je peux la prendre en photo. Elle me répond oui et pose pour moi. Elle veut voir la photo, je la lui montre. Elle se tourne alors vers moi et me réclame de l'argent... je refuse. Elle interpelle une jeune fille qui me dit en anglais qu'il faut lui donner 5000 dongs. Je proteste, prends mon appareil, montre les photos à la jeune femme, et écrase devant elle les deux clichés. D'habitude, les gens demandent d'abord de l'argent, libre au touriste d'accepter ou de refuser de prendre la photo. Ok, 5000 dongs, ce n'est pas pour la somme, dérisoire pour moi riche blanc-bec. Mais je n'ai pas aimé la manière. Dommage, cette vieille dame avait vraiment une tronche.

Lundi 14 août

A deux heures de prendre le taxi pour la gare de Da Nang. Mon train part à 11h30. Comme à chaque fois que je change de lieu, je suis anxieux et stressé. Et comme à chaque fois, la pression descend dans le train pour remonter à l'arrivée, alors qu'une foule de questions m'assaille : où dormir ? Combien pour le taxi ? Que c'est bon de retrouver un lieu que l'on connaît bien, comme ce que je ressens à Hue ou à Hanoi. Ho Chi Minh m'attend. Moi j'attends une métropole bruyante et incontrôlable. Encore une fois, il se peut que je me pose presque une journée dans ma chambre d'hôtel, histoire d'apaiser la tension. Chaque voyage en train m'épuise.

Heureusement que je commence à sentir ce pays, à maîtriser, ou plutôt à comprendre cette culture antagonique à la mienne. Je suis de nouveau dans le « Bo-Bo bar », en face de mon hôtel, j'y ai pris mes habitudes. L'Australienne est toujours là. Elle a trouvée une compagne de voyage et s'est installée ce matin dans mon hôtel où loge également sa nouvelle amie. Chaque jour je pense à mon budget de plus en plus serré. Je dois limiter mes excursions avec l'Assorv et me loger par mes propres moyens. A Da Nang, j'ai fait l'erreur de rester avec eux dans un hôtel de luxe à 40 dollars la chambre. Je l'ai partagé avec un membre, ce qui m'a coûté 20 dollars, l'équivalent d'au moins deux nuits pour moi. Il pleut toujours à Hoi An. Avantage, il ne fait pas trop chaud.

Mardi 15 août

Petit apéro entre amis

Le SE3 est le train le plus rapide pour relier Hanoi et Saigon, il ne met que 29 heures. J'en avais quinze depuis Da Nang. Je partageais mon wagon couchette avec deux couples vietnamiens sexagénaires et un officier de l'armée vietnamienne. Le décor est planté. Han, âgé de 61 ans, bafouille quelques mots d'anglais (des restes de la guerre ?), suffisamment pour me poser un tas de questions : manifestement je les intrigue. Ils m'ont tous regardé déplier mon duvet, l'officier est même venu le tâter... approuvant d'un signe de tête la qualité. Alors que je m'assoupis, vers 16 heures (je suis arrivé vers 5 heures du matin), une main me prend le bras : c'est Han qui m'invite en bas (je couchais tout en haut) à prendre l'apéritif avec tout le compartiment. Me voici donc en train de partager une fiole de whisky (servi dans un seul petit verre qui tournait entre les trois hommes, les deux femmes avaient préparé amuse-gueules, fruits, pistaches, viandes épicées et séchées) assis en tailleur sur les deux couchettes opposées du bas.

Je n'ai pas tout compris de la conversation, mais ils avaient beaucoup de choses à dire et avaient l'air de beaucoup s'amuser. Ils me demandent mon âge (paraît que je fais beaucoup plus jeune), d'où je viens, où je vais, où je dors, comment je trouve le Vietnam et les Vietnamiens... c'est la première fois depuis mon arrivée que je bois du whisky, et j'avoue que c'est avec plaisir, d'autant plus que partagé avec des Vietnamiens. La fiole terminée (je crois qu'ils en avaient un petit coup derrière les étiquettes), nous partageons le repas distribué par la compagnie ferroviaire, vers 18 heures : même si je n'ai pas très faim, c'est convivial et pas mauvais, contrairement à ce que j'ai pu penser lors de mes précédents trajets. Arrivés à Saigon, nous nous sommes tous salués (l'officier avait du mal à se réveiller, il a ronflé tout le long...) et souhaité « good luck ». Il fait encore nuit, il est 5 heures, Saigon s'éveille, et m'ouvre ses bras.

IV. SAIGON LA PUTAIN

Mercredi 15 août

J'ai appris ta disparition dans le train, mon ami. Didier, Ce jour est particulièrement éprouvant et mes pensées vont d'abord à ta famille, ta femme, tes enfants, tes parents... cette salope de route leur à pris un être cher, qu'ils ne finiront pas de regretter. Tu vivras à jamais dans les souvenirs de tous, le sais tu?

Alors, puisque je suis loin au moment où on te fait un dernier ciao!, j'aimerais te raconter comment ici, au Vietnam, on vit la disparition d'un proche. Il n'est jamais loin et reste au sein de la famille. Elle dispose des portraits de tous les membres disparus dans un petit autel dressé dans le salon, la boutique, parfois on y consacre une pièce entière. Des bougies ne s'éteignent jamais, de l'encens se consume lentement et parfume toute la maison. Une fois par semaine, on fait des offrandes pour que le défunt ne manque de rien là où il est. On se recueille et on lui demande de protéger la famille. Dans les campagnes, il n'y a pas de cimetières : les tombes sont partout dans les rizières comme des gardiens qui protègent les récoltes. Ainsi les disparus continuent de partager la vie des vivants, la mort n'est pas une fin, mais une continuité.

Et puis tous les ans autour du 15 août, on consacre une grande fête pour tous les défunts connus ou inconnus, c'est la fête des morts, leur Toussaint à eux. Tout le monde fait à manger, brûle dans les rues, à même les trottoirs, des faux billets pour qu'aucun ne manque d'argent. On les invite par des prières à protéger les vivants. On lâche dans le courant des rivières et des fleuves des fleurs en papiers, dans chacune d'elles une bougie illumine l'eau. Elles dérivent ainsi toutes les nuits que dure la fête telle une guirlande de Noël. Tu verrais ce spectacle, tous les soirs, sur la rivière des parfums, à Hue, c'est magnifique. Et les gens sont heureux de se souvenir de leurs ancêtres, connus ou inconnus. Parmi celles qui dériveront ces prochains jours, il y en aura une pour toi, Didier. Et, pour moi, elle brillera plus que les autres. Je sais que tous tes amis, toute ta famille, allumeront leurs coeurs pour toi, et ce sans jamais les éteindre, comme les bougies des autels vietnamiens. Et je sais aussi que tu continueras, comme tu l'as toujours fait, à protéger les tiens.

Alors Ciao! Didier, et à plus.

Mercredi 16 août

Saigon la putain est elle de retour?

« Hanoi la prude a vaincu Saigon la putain » auraient lancés les derniers occidentaux à quitter le pays après la victoire de 1975 contre les Américains. Ma première impression est que malgré cette victoire et trente ans de junte communiste, la ville a su préserver ce hiatus entre le Nord et le Sud. Dès mes premiers pas à Hue (qui fût une ligne de démarcation entre la partie Nord indépendante et la partie Sud sous occupation américaine), j'avais pu ressentir cette fracture culturelle. C'est encore plus flagrant à Saigon. Les habitants sont plus ouverts et c'est peut être la ville la plus occidentalisée qu'il m'a été donné de voir jusque ici. L'essor économique est prégnant, comme si la ville avait gardé durant toutes ces années d'enfermement le goût d'entreprendre pour ressurgir depuis une dizaine d'années avec l'ouverture économique de 1986 puis la levée de l'embargo américain en 1994. Le goût des plaisirs aussi : même les mototaxis (je viens d'apprendre qu'on les nomme « Xe Om », une image qui désigne le fait d'être transporté en tenant son conducteur par la taille) proposent sans retenue des « beautiful girls » aux touristes... pour des massages bien entendu. Les salons sont très répandus dans le centre historique. Les gigantesques avenues perpendiculaires, les larges trottoirs, sont bien loin des rues rétrécies, glauques et encombrées de Hanoi. Des traces de la colonisation française ont aussi survécu à travers des édifices colossaux tels que la poste, la cathédrale Notre-Dame et de nombreuses églises. Il existe encore quelques rues avec des noms français telle que la rue Pasteur. De là à dire que la colonisation eut un rôle positif...

Je suis allé visiter le musée des vestiges de la guerre, autrefois baptisé « Musée du crime américain ». Âmes sensibles s'abstenir. Si l'exposition omet totalement les crimes perpétrés par l'armée d'Ho Chi Minh, elle a au moins le mérite de laisser une trace de ce que fut cette guerre côté Vietnamiens. Egalement, un hommage est rendu aux nombreux photoreporters (étrangers et vietnamiens) dont beaucoup ont perdu la vie durant cette sombre période comme l'Américain Capa ou le Français Huet. Caron aura plus de chance. Leurs clichés feront le tour du monde. Tout cela côtoie des témoignages de victimes du napalm et de l'agent orange. Et comme les photos ne semblent pas suffire à marquer les esprits, des bocaux contenant des fœtus de bébés malformés achèvent cette expo partielle.

Tout ceci semble bien loin derrière les Saïgonnais qui commencent à jouir de la société de consommation. Les centres commerciaux du centre ville ne diffèrent guère des nôtres, si ce n'est le rayon des produits frais qui fait la part belle aux spécialités locales. En sortant, les nombreuses boutiques de marques ne désemplassent pas et, pour clore, le Lotteria, le Mc Do local que l'on trouve à tous les coins de rue, propose ses immondes hamburgers accompagnés de frites. C'est toujours comme ça au Vietnam : quand on veut se taper une bouffe occidentale car ça nous manque, on trouve toujours, mais on ressort déçu, c'est vraiment infecte. Peut être la nourriture asiatique à Paris procure-t-elle le même effet aux Vietnamiens ?

Jeudi 17 août

Hôtel d'adoptants

J'ai choisi sans le faire exprès un hôtel qui a une particularité : je suis le seul client à ne pas être un adoptant. Michèle, la cinquantaine peut-être, avec sa mère et le petit Sébastien, un Vietnamien de 7 ans adopté bébé, sont repartis hier soir et ont laissé la place à une famille bretonne, également de retour sur la terre natale de leur deux enfants, une fillette de 6 ans et un garçon de 10 ans. Tous échangent leurs expériences tous les matins au petit déjeuner avec Isabelle, enseignante à Rennes, et un autre couple de Lyonnais de 45 ans. Isabelle et ce dernier couple sont en attente. La première a enfin sa date de retour, en septembre, elle est arrivée en avril. Les seconds ne savent toujours pas quel enfant ils vont adopter, après un mois passé à Saïgon.

Les règles d'adoption ont semblent-ils été durcies ces dernières années. Mary, la patronne de l'hôtel, une chrétienne qui parle un excellent français, les voit défiler depuis plus de dix ans. Tous ont à la bouche l'adoption de Johnny Hallyday, pour qui « ça a été beaucoup plus vite, merci Bernadette! » Isabelle va retrouver Victor à l'orphelinat tous les deux jours : « Maintenant, il pleure quand je pars. » Elle règle les derniers papiers et voit le bout de son aventure. « Victor avait neuf mois lorsqu'on me l'a présenté, il en aura treize quand je rentrerais en France. » Les Lyonnais, eux, patientent. Lui doit repartir en France, sa femme reste. « Le temps ici a une autre valeur », m'explique-t-il un brin découragé. Leur histoire est différente de celle d'Isabelle qui vient adopter seule. Eux se sont rencontrés alors qu'ils avaient des enfants d'un précédent mariage : « Nous avons envie de construire une famille qui soit le fruit de nous deux. Le futur enfant est très attendu par les autres. » Bien souvent,

les adoptants reviennent chez Mary plusieurs années après l'adoption. Elle est un peu leur confidente, sait conseiller et rassurer ces couples désireux de devenir ou redevenir parents.

Poème posté par Tuan

Le jeudi 17 août

Espoir qu'un jour peut être,
Mes bras et mon sang,
Plus que te faire naître,
Te feront sourire, mon enfant.

Alors parts orphelin du sang,
Parts et ne retourne pas,
Tes larmes me déchirent l'âme,
Mon enfant.

Vendredi 18 août

Cyber-jeunesse

En face de mon hôtel est un lieu assez étonnant. D'abord, un grand parking à moto, puis une baie vitrée derrière laquelle on peut apercevoir une douzaine de billards américains. Le billard, dans le pays, est assez répandu, au nord comme au sud : j'ai pu voir dans certains villages reculés une bicoque branlante qui abritait un ou deux billards, il ne manquait plus que les joueurs. La jeunesse vietnamienne n'a pas tellement de choix en terme de loisir. Enfants, ils sont la plupart du temps embrigadés dans les camps de vacances communistes, une espèce de scoutisme durant lesquels les valeurs de l'Oncle Ho sont abondamment rabâchées. Je vois peu de centres sportifs - je relayais dans une de mes notes l'état de délabrement du terrain de foot de l'Université de Hue - et les seuls endroits bondés de jeunes sont les cafés branchés, pour les plus riches, et les cybercafés.

Justement, cette salle de billards en face de mon hôtel est aussi un cybercafé. La musique « dance » y est forte et, toute la journée, mais particulièrement à partir de 18 heures, l'endroit ne désemplit plus. Pour la plupart, ils jouent, en réseau. Pour indication, le prix varie entre

4000 dongs et 6000 dongs de l'heure (25 et 30 centimes d'euros environ). Ici, c'est 5000 dongs. J'ai pu voir des notes de 4 heures, soit un euro. Je me dis que c'est une somme pour un jeune Vietnamien (on peut très bien manger pour ce prix là). D'autant que la situation de l'emploi pour les 18-25 ans n'est pas fameuse : cette tranche d'âge connaît un taux de chômage d'environ 25%. Beaucoup semblent vivre de petits boulots : portiers, gardiens de parking, vendeurs de clopes sur le trottoir, mototaxis, etc. Un tas de jobs informels (non déclarés) avant, pour les plus chanceux et pour les plus instruits, de trouver une place en entreprise. En attendant, ils jouent, tchatent, et sont, aux dires des experts, une vraie ressource qualifiée (et peu chère) dans le secteur informatique. Les boites étrangères ne s'y trompent d'ailleurs pas : j'ai pu rencontrer des jeunes qui gagnaient quelques dollars en bossant pour des entreprises via Internet. Les Chinois n'ont qu'à bien se tenir.

Samedi 19 août

Can Tho : une arrivée sensationnelle

Me voici à Can Tho, 170 km, soit quatre heures de bus au sud de Saigon. Première expérience sur le Mékong puisqu'il faut prendre un bac avec le bus et traverser le fleuve. Mais une autre surprise m'attendait. A ma descente de bus cet après-midi, la chauffeuse, débonnaire, indique à un mototaxi l'adresse de l'hôtel que j'ai sélectionné dans mon guide. Le mototaxi me demande de le suivre, nous slalomons entre les nombreuses motocyclettes stationnées à la gare routière lorsqu'il m'invite à monter dans un pousse-pousse. Je le vois de dos et me dis « après tout, je n'en ai encore jamais fait, c'est l'occasion! » Alors que je me déporte pour m'installer dedans, je découvre horrifié une moto attelée au panier avec un unique boulon. Et c'est la règle à Can Tho, pas de cyclo-pousse, que des moto-pousses. La sensation à bord, la moto lancée à pleine vitesse, est un peu semblable à celle que l'on peut ressentir dans une attraction d'un parc quelconque : ça gicle de tous les côtés, la moindre bosse ou nid de poule me démonte les vertèbres, à chaque virage, on se demande si ça ne va pas chavirer ou déraper... Mais non, j'arrive à bon port avec l'impression d'avoir vécu une expérience unique.

Can Tho est entourée d'eau, nous sommes au coeur du delta du Mékong, fleuve majestueux qui, à cette époque, a plus d'une mer intérieure que d'un fleuve. Le long des flots, une promenade parsemée de carrés de gazon dans lesquels ont pris racines palmiers et cocotiers est le lieu où se promènent les familles. C'est calme et le port est très animé : de nombreuses

femmes proposent aux badauds d'aller faire un tour sur le fleuve dans leurs barques de fortunes (mais motorisées tout de même), au milieu des grosses embarcations et des bacs qui relient un village de pêcheur de l'autre côté du Mékong. On aperçoit depuis la promenade les maisons sur pilotis qui bordent le fleuve. Il paraît que le gouvernement y projette la construction d'un nouveau quartier destiné au logement. De l'avis de touristes l'ayant visité, ce village est dans un état d'insalubrité avancé. Quel décalage avec la ville d'en face si occidentale et prospère ! Peut-être ai-je devant moi une vue dont le temps est compté ?

Ici, les flics ont des 4X4 flambants neufs et des motos derniers cris. Can Tho est une ville balnéaire où les riches Saïgonnais viennent frimer avec leurs gros quatre roues motorisés. Autour de cette ville qui cache bien sa misère, c'est le désœuvrement total. Un savant mélange pour faire prospérer la prostitution : les putes, belles et désirables, sont partout, sur leur moto, dans les bars, elles ne racolent pas dans la rue. Les souteneurs attendent leur revenu assis en terrasse en sirotant bières sur bières.

Dimanche 20 août

Une nouvelle consultation

Aujourd'hui j'ai participé à une nouvelle consultation médicale avec l'Assorv. Cette fois-ci, ce n'était pas dans une ethnie, mais dans le hameau « le plus pauvre » - selon l'organisation - de la ville de Vi Tan, à une demi-heure de bus et de mototaxis (pour terminer le trajet) de Can Tho. Ici les familles sont plus ou moins suivies mais, comme dans les ethnies, n'ont pas l'argent nécessaire pour acheter les médicaments. Sur des critères de pauvreté, les autorités du hameau avaient délivré une invitation pour une consultation gratuite et la délivrance de médicaments avec en sus la distribution de 10 kg de riz. Bien vite, c'est tout le hameau qui est venu consulter : comment refuser de voir un enfant, puis la mère... ? Au total ce sont 400 personnes qui défileront entre les mains des huit médecins français et vietnamiens, au lieu de 300 prévus. Comme la dernière fois, j'ai voulu vivre l'expérience de l'intérieur en gérant les flux et en guidant les gens d'un cabinet à un autre... quelques mots appris sur le tas m'ont bien servi : Ciela (« reculez! ») et Him (« Silence! » suivi d'un mime pour expliquer qu'on entend plus ce qui se passe dans le stéthoscope !)..

L'équipe médicale semble un peu frustrée de ne pouvoir faire plus : lorsqu'elle examine quelqu'un qui n'a rien de grave, ou qui est à peu près suivi, elle ne peut pas faire beaucoup plus si ce n'est donner des conseils et quelques médicaments que le patient n'aura pas à acheter (« ils ont des ordonnances mais s'achètent les médicaments que quand ils ont l'argent », m'a-t-on précisé) ; et quand elle dépiste quelque chose de grave, elle n'a bien souvent pas les moyens médicaux pour traiter. Ainsi le cas d'un homme d'une soixantaine d'années, une lésion très importante sur le dessus de la main (une espèce d'éruption cutanée anarchique), avec un ganglion au niveau de l'aisselle... le médecin diagnostique aussitôt un cancer. Sans trop y croire, elle encourage le malade à aller se faire suivre à l'hôpital, lui prescrit quelques antibiotiques et une pommade. « C'est dur », me confie-t-elle.

Lundi 21 août

Bilan de mes jours avec l'Assorv

De retour à Saïgon. J'ai salué le groupe de l'Assorv lors d'un déjeuner dans un restaurant chic, je n'ai pas l'habitude de manger dans ces endroits, c'est bon, mais la nourriture est aussi bonne sur un bord de trottoir. On paye le cadre, de style coloniale. C'est le temps de faire un petit bilan sur l'action de l'organisme. Son objectif premier est d'aider des orphelins. Et il semble que l'association obtienne de bons résultats : dans un des deux orphelinats de Can Tho, un mariage a été célébré entre deux anciens pensionnaires. Je n'ai pu y assister mais les photos des membres témoignent d'une grande fête traditionnelle sous la férule des responsables vietnamiens et français. Le premier orphelinat a quatorze ans, et la plupart des premiers pensionnaires sont en âge de travailler. Et ils travaillent, s'en sortent, donnant de l'espoir et traçant la voie aux jeunes générations.

Le maintien de ces orphelinats ne se fait pas sans difficultés. Ce sont des négociations à n'en plus finir avec les autorités qui souhaiteraient en prendre le contrôle. D'où le partenariat systématique avec un autre organisme, vietnamien. Les consultations gratuites et la distribution de médicaments auxquelles j'ai pu assister sont un moyen de faire parler de l'association et de maintenir de bonnes relations. Sans compter le bien qu'elle fait aux populations (même petit et aussi imparfait soit-il) : lors des remerciements du chef du dernier village visité, l'Assorv, sollicitée financièrement par le biais d'une association vietnamienne pour une opération à cœur ouvert d'une petite fille de huit ans, a annoncé qu'elle paierait les

frais restants, soit 1000 euros (sur environ 1900). Elle sauve ainsi une enfant. L'association a-t-elle vocation à se diversifier dans l'aide sanitaire ? La question sera probablement soulevée par une partie de l'équipe médicale qui souhaite faire plus.

Pour ma part, cela m'a permis, en m'immergeant, de rencontrer les Vietnamiens sous un autre jour et d'appréhender un peu mieux leur culture. Mais aussi de voir (et non de lire) les carences du système vietnamien en matière de santé. A quand la CMU dans les pays en voie de développement ?

Mardi 23 août

Une journée harassante

Aujourd'hui j'ai cédé à la tentation : je me suis offert une coupe de cheveux. Quelques particularités accompagnent cet évènement si banal en France. D'abord je me fais conseiller par Mary, la patronne de l'hôtel. « Juste à côté, là - elle me montre - le garçon dedans il coupe très bien. Il est pédé mais il coupe très bien ! » me lance-t-elle un sourire en coin. « Il n'est pas là avant 14 heures, il se couche trop tard. » En effet, vers 14 heures, on vient me chercher. Le jeune homme manifestement debout depuis peu m'invite à m'asseoir. Je dis « short », et le voilà parti à réduire ma touffe. D'abord, appliqué, il s'occupe de derrière, puis des côtés et des pattes, avant de s'attaquer au dessus puis du devant. Enfin, il regarde d'un air satisfait et m'indique une autre pièce. Je me retrouve allongé sur le dos en train de me faire shampooiner et masser le cuir chevelu et la nuque, puis nettoyer et masser le visage par une employée. J'ai cru que j'allais sombrer dans un sommeil profond. Le jeune homme me récupère, fait le tour, deux trois petites retouches et me considère prêt. Le tout pour 40 000 dongs (2 euros).

Depuis quelques jours j'ai des courbatures qui ne me quittent pas. Quitte à passer une journée de détente, autant tester le massage. A l'hôtel, la masseuse m'attendait. Nous montons dans ma chambre. Elle me demande d'enlever ma chemise, puis mon pantalon. Je demande confirmation avant de m'exécuter, un peu gêné. La jeune fille semble frêle quoique un peu trapue, et la vigueur avec laquelle elle m'attrape me surprend. Tout y passe : depuis le sommet du crâne jusqu'à mes orteils. C'est un peu la douche écossaise : je grimace sous les coups et les pressions avant de me détendre sous la main huileuse de l'experte. D'abord sur le ventre, puis sur le dos et, pour terminer, assis. Au bout de 45 mn, satisfaite, elle saute du lit. Je me

redresse, un peu étourdi, et lui demande son prix : 30000 dongs. Mary m'indique par la suite : « si tu veux vraiment un bon massage traditionnel, il y a un institut qui emploie des aveugles dans le 1er district. Ils sont vraiment doués, des experts, mais font un peu mal. » Là, je demande à voir.

Jeudi 24 août

Alité pour une peine de coeur

Trung a 22 ans. Il a deux soeurs jumelles de 14 ans et un grand frère, il vit chez ses parents dans une zone très pauvre de Saigon, une espèce de bidonville. Il a découvert sa séropositivité il y a un an, alors qu'il tombait malade. C'est un ancien toxicomane. Il a été envoyé dans un camp de rééducation, un lieu où l'on explique à ces brebis égarées, après leur avoir confisqué tous leurs papiers, comment s'insérer, ce qu'est la nation vietnamienne, et tout le beau discours. Il s'est échappé et est encore aujourd'hui recherché par la police. Médecins du Monde (Mdm) le protège en quelque sorte : il travaille pour l'ONG qui vante ses mérites auprès des autorités qui le laissent tranquille. Je l'ai rencontré aujourd'hui à l'hôpital. Ici, les hôpitaux ont chacun leur spécialité. Dans celui de Trung, on ne traite que les maladies du poumon, essentiellement la tuberculose. Les séropositifs sont légion.

Trung voulait mourir. Pris en charge par Mdm, il bénéficie d'une tri-thérapie. Il l'a stoppé : sa petite amie, également séropositive et non acceptée par la mère de Trung, l'a quitté pour un autre homme. Alité dans une chambre de huit personnes, d'une maigreur avancée, il va cependant mieux et ne veut plus mourir. On doit encore lui retirer un litre de pus dans le poumon gauche, sur les deux qui l'empêchaient de respirer normalement. Il demeure faible et peine à parler. Vincent (le coordinateur de la mission Mdm) le réconforte et lui demande de se concentrer sur sa guérison avant de penser à sa peine de coeur. Nous le quittons peu après l'arrivée de son père. Mdm traite actuellement 150 séropositifs. On estime à 230 000 le nombre d'infectés au Vietnam (environ 124 000 en France). La courbe des nouveaux cas (courbe d'incidence) serait proche de celle de l'Afrique il y a dix ans. Même si les médicaments restent trop chers, que les moyens affectés sont insuffisants, les choses avancent : le gouvernement a voté une loi de stratégie de lutte contre le Sida en 2004, « une bonne loi, bien articulée, mais qui mettra quelques années avant de produire ses effets » selon le coordinateur, Vincent Trias.

Vendredi 25 août

Une nuit dans Saigon

Hier soir, Vincent Trias, le coordinateur de Médecins du Monde (MdM) au Vietnam, m'a emmené sur son principal lieu de travail : la rue et les lieux où se rencontre la jeunesse vietnamienne. Après dîner, il me conduit dans une boîte de nuit d'Etat : au rez-de-chaussée il y a la salle des fêtes municipale et au troisième étage, la discothèque. On y accède via un ascenseur en verre. L'entrée est de 40000 dong (2 euros). « Ici tu trouves des 18-30 ans pas riches qui se débrouillent pour trouver de l'argent où qui travaillent depuis peu. » A l'intérieur, elle ressemble à toutes les discothèques de France : la musique est forte, la salle est pleine et enfumée, les jeunes dansent et jouent avec la lumière stroboscopique. Sur les tables, l'alcool (surtout du Whisky) coule à flot. « A chaque jour sa population », m'explique Vincent, « aujourd'hui, c'est le jour des lesbiennes et des danseurs de rap. » Au milieu de la piste, un cercle se forme : des joutes de danse s'organisent sous les hurlements des autres danseurs. Avec Vincent, nous sommes rapidement poussés à l'intérieur de l'arène, nous devons faire une démonstration. On esquisse deux ou trois pas, deux ou trois effets avec le stroboscope, et on se sauve, préférant regarder certains qui dansent particulièrement bien.

« Ces jeunes là, dans cinq ans, ils vont faire flamber le Vietnam », me crie mon guide d'un soir. Il va ensuite discuter avec des groupes qu'il connaît et voit souvent (Vincent parle Vietnamien, entre autre). Il leur dit qui il est et leur donne une carte en les invitant à venir chercher des préservatifs. L'un d'eux lui fait savoir qu'il aimerait bien dormir avec moi... il appellera Vincent dans la soirée pour lui demander où il peut trouver des capotes. Vincent l'oriente vers un bar homo qui en distribue. Au Vietnam, l'homosexualité n'est pas taboue. Nous repartons peu avant minuit. Dans l'ascenseur qui nous descend au parking, un jeune part avec nous. Il est manifestement ivre. Il nous salue et fonce récupérer sa mobylette. Dans le parking, des hauts parleurs diffusent un flot ininterrompu de conseils, comme de ne pas trop boire.

Nous prenons une longue et large avenue séparée par un terre-plein, à l'ouest de la ville, non loin du quartier chinois. Sur les trottoirs, des prostituées attendent leurs clients. « Si elles se font prendre, elles vont en prison. Alors souvent, ce sont des filles mises là par certains

policiers peu scrupuleux », m'explique Vincent tout en roulant. Il ne faut pas longtemps pour qu'on se fasse repérer. Une première mobylette se stabilise à notre hauteur. Derrière le conducteur, une jeune femme dessine un sourire aguicheur. Le conducteur propose à Vincent les services de la dame. Le directeur de MdM lui explique qui il est (nous roulons toujours, passons des carrefours, des feus...) et lui parle du Sida et des préservatifs. Tout se passe bien, tout le monde rigole, le couple accélère et s'en va. Il ne se passe pas une minute qu'un autre couple nous aborde. Cette fois je souhaite en savoir plus. Vincent demande combien : « 300000 dongs [15 euros, ndlr] pour vous deux », répond le conducteur. Mon guide plaisante et lui dit qu'elle devrait prendre beaucoup plus cher! Puis il fait son boulot de prévention non sans provoquer une réaction de surprise chez le couple. « C'est difficile de bosser avec les prostituées sur moto, elles sont peu visibles. » Contrairement à ce que je pensais, la prostitution est essentiellement à destination des locaux. « C'est un peu une tradition, beaucoup de jeunes sont initiés à la sexualité avec des prostitués. Le problème, c'est qu'ils ne se protègent pas. » La sexualité d'un couple est assez pauvre, ce qui n'empêche pas les hommes d'avoir des envies : ils sortent dans des karaokés où ils pourront avoir des relations avec des prostitués. Les femmes vietnamiennes riches auraient elles aussi recours à la prostitution masculine.

Vincent m'emmène ensuite non loin de chez lui, boire un verre sur le trottoir d'une avenue « qui ne dort jamais ». Un de ses amis, Tay, nous rejoint. Un jeune père de 17 ans. Cette grossesse est un accident survenu lors de sa première relation sexuelle... pas le choix, il doit désormais prendre en charge sa copine et son bébé. « Nous ne nous entendons pas très bien, et les voisins n'arrêtent pas de se mêler de notre vie, j'en ai marre », confie-t-il. Ils vivent chez sa mère, absente pour quelques mois : elle a été condamnée à quatre mois de prison pour avoir joué de l'argent aux cartes. Tay a trouvé un job depuis peu dans un cybercafé : « Je gagne 50 dollars par mois », il embauche à 7h30 et termine à 22h30, « je mange en travaillant ». Je lui demande ce qu'il souhaite le plus aujourd'hui : « Trouver un travail », répond-il instantanément. Je ne comprends pas, il travaille déjà. « Mais je n'ai pas de contrats, je peux me faire virer du jour au lendemain. » Bien souvent, il cache son âge, prétend avoir 19 ans, pour qu'on le laisse en paix.

A côté de notre table, des Vietnamiens jouent de la guitare et chantent. Derrière nous, une autre est occupée par plusieurs prostituées complètement ivres et peu vêtues. A ma gauche, l'une d'elle me fait des grands sourires. « Ici, c'est la cour des miracles, je connais

pratiquement tous les gosses qui vendent la nuit. » Et Vincent est connu pour être généreux. Très vite une petite troupe s'amasse autour de nous. Un petit de quatre ans et un autre de six ans viennent me demander de l'argent. Une jeune fille vient nous vendre des cigarettes, une autre des chewing-gums. « Le grand frère de ces deux filles est toxicomane et séropositif. » Il s'appelle Ut (c'est un surnom), il est vendeur de clopes ambulants. Il se trimballe une grande valisette en bois, un étal pliant. Il nous rejoint. Une queue de cheval dégage un visage émacié, il est squelettique. Vincent est inquiet. « Il devrait prendre du poids depuis qu'il est sous traitement. » Il lui demande s'il se shoote toujours, Ut répond que non. Est-ce qu'il a arrêté ses médicaments ? « Non » C'est l'une des deux raisons qui auraient pu expliquer son amaigrissement. Probablement ne dit-il pas la vérité. Ut lui indique qu'il a des ganglions dans l'aîne. Il a les ongles bombées et blancs. Il tousse, il dit que son coeur est fatigué. Un moment, il faut bien partir. Je quitte la cour des miracles, le gosse de 4 ans est accroché à ma jambe. Tay, me ramène en scooter. Je suis vanné, et je pense à Ut, son visage hantera ma nuit.

Samedi 26 août

Ce matin, je me suis réveillé couvert de boutons. J'en ai partout, sur le visage, dans le dos, sur les jambes. Je panique, d'autant que mes courbatures sont ne me quittent pas. Je vais voir Mary. « Oh ! C'est rien ! Et puis de toute manière, les médecins vietnamiens ne veulent pas ausculter les occidentaux, ils ont trop peur de faire une erreur. Reste les consultations de l'ambassade, mais c'est fermé le week-end. Je te conseille d'attendre lundi. Mais je suis sûr que ça sera passé ! » Une cliente de l'hôtel me file une boîte d'antalgiques, ce qui calme un peu mes douleurs musculaires.

"Il devra manger avec des baguettes!"

La société vietnamienne s'occidentalise frénétiquement, l'économie est florissante, même si le chômage demeure élevé : tout le monde travaille mais les contrats sont rares, il s'agit bien souvent de boulots informels et précaires. En cas de crise économique, cette frange, soit la majorité de la population, sera touchée de plein de fouet. A 23 ans, Linda (un surnom) s'en sort plutôt bien. Elle a fait des études de tourisme à l'université de Saïgon. En sortant, elle trouve un emploi informatique dans une filiale de Bouygues, VNL. « Plus de la moitié des gens de ma classe ne trouve pas d'emploi. » Elle gagne environ 200 dollars par mois, ce qui

est tout à fait raisonnable. Mais pas encore assez pour se payer un logement à Saigon. Elle loge chez de la famille. Elle est satisfaite de son travail et souhaite y rester quelques années, « mettre de l'argent de côté pour ouvrir un magasin de souvenirs » dans les cinq ans. « Ensuite, j'aimerais ouvrir un bar. Je veux être mon propre patron. »

Fille de policier et d'une maman « sous directrice d'une société de distribution de journaux », elle est issue d'une famille modeste. Un policier gagne peu (un fonctionnaire gagnerait de quoi vivre dix jours) et a priori sa maman aussi. Ils ont néanmoins pu lui payer des études. Linda estime que « l'occident apporte de bonnes choses mais aussi de mauvaises choses. Ce qui est bien, c'est au niveau de l'économie, les jeunes sont plus dynamiques. Par contre, beaucoup de filles de mon âge veulent se marier avec des occidentaux, vivre à l'occidental. Elles en oublient leur culture. Moi, si je tombe amoureuse d'un occidental, il devra au moins savoir manger avec des baguettes ! » Je décide d'aborder le problème du Sida avec elle. Elle détourne son regard et se met à pouffer avec l'amie qui l'accompagne. « On nous en a parlé un peu à l'école », finit-elle par lâcher. Le préservatif ? « Mais moi je n'en ai pas besoin puisque j'ai confiance en l'homme que je choisirais. » Fin de la discussion, elle ne veut pas aller plus loin.

Lundi 28 août

Ce matin, mes boutons s'étaient estompés et mes courbatures ont diminué. Je ferai un bilan de santé à mon retour. Qu'est-ce que j'ai bien pu avoir ?

Du bus à la négociation

Hier je suis allé faire quelques achats au marché de Binh Than, l'un des trois marchés couverts connus de Saigon. Avec Eliane, une adoptante, et Mary, la responsable de l'hôtel, nous décidons de prendre le bus de ville, une première pour moi qui privilégiais jusque là la marche et les mototaxis. Les lignes de transport en commun de Saigon ont été mises en place il y a trois ans. Elles n'ont rien à envier aux nôtres : les bus sont climatisés, rarement bondés et le prix est accessible aux plus pauvres avec ses 2000 dongs (10 centimes d'euros). Parfois, un contrôleur astucieux donne un billet ramassé par terre, mais personne ne rien, son salaire devant être tellement maigre que les quelques milliers de dongs qu'il détourne doivent

améliorer sensiblement son quotidien sans pour autant pénaliser les voyageurs. De plus, le bus de ville est prioritaire. Ici, pas de couloirs de bus, pas de bouchons non plus. « L'Etat incite les gens à prendre les transports en commun pour réduire la pollution, m'explique Mary, mais ça ne fait pas bien de prendre le bus parce que c'est considéré comme un moyen de transport pour les pauvres! »

Au terme de notre trajet de pauvre, nous arrivons au marché, que j'avais déjà visité une fois depuis que je suis à Saigon. Les échoppes multicolores de toutes tailles collées les unes aux autres offrent tissus, nourritures, objets de toutes sortes, vaisselle, vêtements... Eliane veut se procurer des Bouddha en bois et des nappes, Mary l'aide à négocier. Car aucun prix, ou presque, n'est affiché. Elle arrive à faire baisser les prix de moitié après d'âpres discussions. C'est épuisant mais sympathique : la négociation est un jeu et les Vietnamiens sont durs en affaires. Encore un atout pour eux : le commerce et la négociation se pratiquent dès le plus jeune âge. Ils savent s'y prendre et ne sont jamais perdants!

Coïncé dans mon cybercafé

Un orage qui menaçait toute la journée a éclaté au dessus de Saigon. Mon cybercafé se trouve en face de mon hôtel. En sortant, la rue était une rivière : 30 cm d'eau ont envahi l'avenue en moins de deux heures. Me voici prisonnier des flots, coïncé dans mon cybercafé. Pas que j'aie peur de me mouiller les pieds, mais il faut voir la couleur de l'eau - noire - et ce qu'elle charrie - les déchets de la journée. Là, j'avoue, l'idée de patauger au milieu des détritrus ne m'encourage guère. Il va bien falloir que j'y aille, pourtant. Impossible pour moi de passer la nuit ici. L'hôtel est si proche. Les motos, noyées, calent toutes devant l'enseigne lumineuse. Seuls les vélos et les voitures arrivent encore à circuler. Il va bien falloir que j'y aille quand même, que j'enlève mes chaussettes et mes chaussures, que je relève mon pantalon, que je ne pense pas trop à ce que je croise ou piétine... je vais traverser en courant dans le courant de la rue inondée, au milieu des pelures et des sacs plastiques, des cafards et des rats effrayés, tout en pensant à la douche bienfaitrice... allez, je me lance...

Mardi 30 août

J'ai visité le centre de soin de l'ONG. Situé au fond d'une ruelle non loin de la rivière de Saigon (un court d'eau noir sur lequel des vietnamiens trient les déchets qui flottent), il est ouvert chaque jour de 7h30 à 21 heures et accueille les plus défavorisés pour des soins de base, ainsi que les malades du Sida qui viennent prendre leur traitement. Il y a tous les âges, des enfants (dès quatre ans) bénéficient également de la trithérapie. « Avec le temps, on arrive à prendre de plus en plus de pouvoir dans le centre - qui appartient à l'Etat. On essaie de rendre le lieu convivial. » Des douches et une laverie sont mises à disposition des SDF, en plus des cabinets de consultation et de la pharmacie. Outre les soins prodigués dans le centre, des équipes mobiles se déplacent à domicile. Devant les locaux, alors que nous buvons un café dans un petit bistrot tenue par une famille bénéficiaire des soins de MDM (sur les quatre enfants de la famille, trois sont toxicomanes, l'un d'eux, séropositif, est décédé il y a peu de temps), Vincent s'approche d'un garçon de douze ans et prend de ses nouvelles. Il est séropositif et toxicomane depuis l'âge de huit ans. C'est son grand frère qui l'a initié au shoote.

Dans l'après midi, j'avais rendez-vous avec Cao Minh Quyen, directeur de programme de l'Afesip, Agir pour les femmes en situation précaire. Cet organisme aide les femmes victimes du trafic d'êtres humains à se réinsérer en les soignant puis en les formant à un métier, la couture.

40000 vietnamiennes victimes du trafic

Se payer une vietnamienne pour 350 dollars afin de la marier, en faire son esclave, ou encore la revendre à un bordel en empochant au passage un joli pactole, une triste réalité mis en exergue en 2004 avec la vente aux enchères de trois jeunes filles vietnamiennes sur le site e-bay de Taiwan. Ce sont des hommes riches, Chinois, Taïwanais, Coréens du Sud et ils profitent des largesses d'un pouvoir corrompu et de réseaux internationaux de trafic de femmes bien organisés. Elles sont jeunes, parfois mineures, pauvres et originaire des provinces du Sud et du Nord. Au moins 10400 femmes auraient été ainsi vendues par correspondance aux chinois. Mais selon l'organisme Agir pour les femmes en situation précaire, l'Afesip, 40 000 Vietnamiennes seraient victimes de ce trafic. 40% des prostituées

au Cambodge seraient originaires du Vietnam. Avec l'arrivée du Sida, les propriétaires de bordels demandent de jeunes filles vierges, des enfants, qu'ils achètent entre 350 et 450 dollars. Selon leurs critères, une fille non vierge et moins jolie se négocie entre 150 et 170 dollars.

L'Etat a tardé à reconnaître l'existence d'un trafic organisé de femmes dans le pays. La corruption de militaires et de membres du parti communiste n'y est pas étranger. Selon un rapport américain du département d'Etat sur le trafic de personnes, entre 2002 et 2003, 150 personnes, dont des fonctionnaires chargés de l'application des lois contre le trafic d'êtres humains et qui avaient servi dans d'anciens ministères, ont été accusés de contrebande de migrants et d'activités liées à la prostitution. Par ailleurs, il est connu que deux tiers des fonctionnaires du gouvernement sont des habitués des salons de massages, des bars de karaoké, qui servent de vitrine à une prostitution intérieure qui concerneraient, selon une étude de la Coalition contre le trafic des femmes asiatiques dans le Pacifique, entre 60000 et 250000 Vietnamiennes.

Si la loi vietnamienne punit l'activité de trafic de main d'œuvre, elle semble peu dissuasive. Seules deux à sept années d'emprisonnement sont requis pour la vente d'une femme, entre cinq et vingt ans dans le cadre d'un trafic organisé. Pas de quoi couper l'appétit des trafiquants. Sur la base d'une étude publiée en 2005 par l'assemblée nationale vietnamienne, cette dernière a décidé d'être plus vigilante tout en pointant la nécessité d'une coopération internationale pour venir à bout de ce fléau. Cette étude, qui portait sur 4527 femmes et enfants vendus (dont 3862 à l'étranger) met en exergue quelques points intéressants : 5% avaient moins de 16 ans ; 63% sont d'origine paysanne, 33% sans emploi, 88% sont pauvres ; 70% des femmes vendues à l'étranger se retrouvent en Chine. Les trafiquants « tirent avantage des régions pauvres, du peu d'éducation de ses habitants et de leurs difficultés financières en leur promettant un meilleur travail à l'étranger [serveuse dans un bar, par exemple], ils profitent du tourisme, de l'engouement pour l'adoption, pour vendre enfants et femmes », souligne le rapport. Sous la promesse d'un mariage d'amour, des femmes se retrouvent entre les mains d'hommes vénaux qui les revendent dès leur arrivée à des patrons de bordel.

Dans un petit atelier de couture, dont l'entrée donne dans une impasse en plein Saigon, de jeunes filles s'affèrent devant leur machine à coudre. Originaires des provinces pauvres du Sud

Ouest vietnamien, Chi a échappé de peu à sa vente à l'étranger, tout comme Hai Yen, 16 ans, ou encore Hong, 24 ans. Elle est restée dans son pays. Difficile d'imaginer son parcours à la voir aujourd'hui apprendre le métier de couturière dans les ateliers de l'Afesip. La jeune fille de quinze ans n'est pas très loquace sur les événements de sa vie. « C'est une très bonne élève », estime Cao Minh Quyen, directeur de programme de l'Afesip. A l'âge de treize ans, et peut-être avant, les relations avec son beau-père, le nouveau mari de sa mère, se dégradent profondément. Elle est violée et maltraitée. Chi est menacée de représailles si elle parle.

Sa mère décide de la « placer » chez de la famille à Saigon. Ce qui devait être l'exutoire de sa jeune vie passée, une expérience salutaire lui permettant de se reconstruire, se révèle un piège dont elle ne sortira que deux ans plus tard. Devenue esclave, bonne à tout faire, de nouveau sous le coup de sévices, Chi est récupérée dans la rue après sa fuite. Recueilli dans les locaux de l'Afesip, où elle sera logée, nourrie, soignée, l'adolescente encore fragile cède aux avances d'une pensionnaire plus âgée. « Elle a demandé plusieurs fois une autorisation de sorti, mais nous savons bien que c'est pour aller voire cette personne. Nous préférons la lui refuser pour l'instant », explique Cao Minh Quyen. Pourtant, aujourd'hui Chi veut oublier ce douloureux passé et construire son avenir en apprenant un métier. Restera-t-elle ? « 50% des filles que nous accueillons repartent d'elles-mêmes, souvent pour reprendre leur ancienne vie de prostituée, plus rentable », constate le membre de l'ONG française.

Mercredi 30 août 2006

Soupe haute sur patte

Je quitte Saigon demain soir pour Hanoi. Je vais dîner dans l'avenue Hai Ba Trung, non loin de mon hôtel. Il me semblait avoir repéré un petit resto de soupe (pho) tout a fait accueillant et sympathique. Je le retrouve et ne suis pas déçu par le décors : chaises et tables en bois noble, l'enseigne indique « pho Da Dieu »... ici on ne sert que de la soupe, ce qui est plutôt bon signe. Quant à « Da Dieu », je ne sais pas ce que ça veut dire. En rentrant, je suis stupéfait de voir que je suis seul... ce qui est plutôt un mauvais signe : ou bien c'est très cher, ou bien c'est vraiment infâme. Aussitôt, cinq serveuses vêtues d'un costume rouge vif, qui visiblement piaffaient depuis un moment, se jettent sur moi : l'une avec le set de table, l'autre avec les baguettes, une autre avec une cuillère, une autre me tient la chaise, encore une me dit « hello » en me tendant le menu. Sur la carte, deux plats : une « Pho Da Dieu » et « Pho quelque

chose ». Allons y pour la soupe maison. Toutes s'activent et l'unique cuisinier, tablier immaculé, me sert prestement ma soupe.

Elle est assez grosse, il y a des légumes (salade, soja), des pâtes de riz, de la viande de boeuf me semble-t-il. Je cherche l'erreur. Elle est certes plus chère que dans la rue (27000 dongs contre 15000 dongs), mais le service, le cadre, justifient l'écart de prix. Je la trouve très bonne. Non, je ne comprends pas. Dans les vitrines murales sont exposés des tas d'objets en cuir : portefeuilles, ceintures... l'oeuvre du patron sûrement. Depuis le début, les serveuses m'observent, faut dire qu'elles n'ont que ça à faire. Elles pouffent de rire avant de venir me parler pour me demander si je veux autre chose. Je demande combien coûtent les objets exposés. On me tend une feuille avec des prix... exorbitants : un million de dongs le portefeuille. Je suis dans un attrape-touriste, c'est sûr! Je demande qui les fabrique, mais on ne comprend pas ma question : on me tend une carte de la boutique en m'indiquant que les objets sont faits avec la peau de l'animal dessiné dans la boucle du « p » de « Pho »... je regarde... et reconnaît une autruche. Je souris, impressionné de voir qu'il y a des autruches au Vietnam et... regarde ma soupe... tout le personnel lâche un rire contenu depuis de longues minutes. Oui, « Da Dieu » signifie « Autruche » en Vietnamien, je viens de me taper une bonne soupe d'autruches vietnamienne. « Do you like this ? » m'interroge, tout sourire, la patronne. « Yes, it's very good! » C'est vrai que c'était bon.

V. AVANT LE RETOUR

Samedi 2 septembre

Un premier bilan

De retour à Hanoi après un voyage en train de trente-trois heures (plus deux heures de retard). Ce coup ci, c'était assez dur : la couchette habituellement confortable était cette fois vraiment hard : un simple tapis sur une planche. Je suis sorti de là un peu cassé. Mais ce n'est pas bien grave. Je retrouve la moitié de la capitale vietnamienne avec une certaine nostalgie. Hanoi, je t'ai critiquée, maudite, et pourtant, je ne te déteste pas. Tu es à toi seule ce qu'il y a de mieux et de moins bien au Vietnam. Des valeurs communistes encore bien ancrées, un capitalisme anarchique grandissant, le bruit, les odeurs enivrantes. Tu es typique, agaçante, attachante, laide et d'une rare beauté. Bref, à deux jours de mon départ, je peux dire que tu vas me manquer et, à travers toi, le pays tout entier.

Je commence à mesurer le chemin parcouru depuis mon arrivée, le 18 juillet. Plein des mes repères occidentaux, des images ingurgitées et de la littérature compulsée avant mon départ, j'ai été décontenancé puis séduit par ce pays et ses habitants qui ne sont jamais là où on les attend. J'ai beaucoup aimé cette phrase de Vincent Trias : « Le Vietnam est une Ferrari sans essence. » Je pense aussi que quand le pays aura les moyens de son développement, il deviendra une nation incontournable de la mondialisation. Le chemin est encore long, les problèmes existent - je crois en avoir soulevé un certain nombre - mais ta vivacité te permettra de les surmonter. Quant à la politique, Cao Minh Qyen, estime, lui, que « le gouvernement ne pourra pas entraver encore longtemps la liberté ». La liberté et la prospérité sont entre les mains des jeunes : ils doivent construire un modèle qui leur est propre, sauvegarder leur identité dans une mondialisation qui n'a que peu d'égard pour les valeurs humaines.

Dimanche 3 septembre

Bye-bye Vietnam

Hier, la fête nationale du Vietnam battait son plein, l'équivalent du 14 juillet en France. Pour ma dernière soirée, je sors avec un Allemand dans une boîte de nuit hanoïenne. Exceptionnellement, la boîte ferme vers 4 heures du matin. Le club est plein à craquer. En

bas, des tables ont remplacé la piste de danse. De jeunes vietnamiens se saoulent au whisky ou au champagne : j'assiste à l'opulence de la jeunesse dorée de Hanoi, enfants des nouveaux riches, ceux qui engrangent les millions pendant que d'autres triment. Ils parlent fort, tout leur est permis, des videurs veillent à ce qu'on ne les ennue pas. J'en fais les frais en voulant danser trop près d'eux, je me prends une mandale sans même pouvoir répondre, je n'ai de toute manière pas intérêt. Tout autour, des jeunes femmes attendent de se faire inviter à leur table. A l'étage, les banquettes et les tables rondes sont occupées par beaucoup d'occidentaux. Tous sont accompagnés : de magnifiques asiatiques, aguicheuses, arborent de courtes robes moulantes et rient aux blagues des blancs-becs ivres. Parfois, elles détournent le regard et une moue de dégoût se dessine alors sur leurs visages de geshas fatiguées. Autour du lac Hoan Kiem, la nuit a été longue. Beaucoup de familles pique-niquent, beaucoup de jeunes se sont retrouvés pour faire la fête. Lampions, lumières, klaxons, drapeaux vietnamiens battant au vent, Hanoi s'est transformée en diva majestueuse le temps d'une nuit. Une de mes dernières images.

Nombre de Vietnamiens me demandent quand je compte revenir... je me pose aussi la question. Mais il est fort possible que je refasse une escale un de ces quatre, histoire de mesurer les changements qui s'opèrent à une vitesse fulgurante. C'est ma dernière note. Tout ça n'est QUE ma perception des choses, parfois naïve, et perfectible...

Novembre 2006.

ANNEXE

Le Vietnam face au défi d'un développement durable

Article paru dans la revue Energie plus, le 15 novembre 2006

Pays en voie de développement, l'ex-colonie française découvre le miracle économique et, à travers lui, la modernité. Les valeurs de l'Oncle Ho, architecte de l'indépendance puis de la réunification, cèdent peu à peu la place aux valeurs de l'Oncle Sam. Point de croissance sans énergie : la demande en forte augmentation pose de nouveaux défis au pays. Ils sont sociaux, avec l'électrification des zones rurales, et écologiques, avec une maîtrise de la demande encore balbutiante*.

Avec un taux de croissance de plus de 8% en 2005, le Vietnam semble marcher droit sur les traces de son grand frère et voisin du Nord, la Chine. Une première ouverture économique mise en place en décembre 1986 sous le nom de Politique de la rénovation avait laissé entrevoir l'énorme potentiel économique du pays. La levée de l'embargo américain en 1994 est venue parachever ce nouvel essor en ouvrant la voie aux investissements étrangers. Ainsi, à la fin de cette même année, la croissance du PIB atteignait déjà 8%. Le tout cadré par un régime communiste encore bien rigide mais qui s'assouplit sous peine de perdre sa légitimité auprès d'une population avide de réussite. Le retournement de conjoncture en 1997 avec la crise asiatique avait quelque peu freiné la frénésie économique vietnamienne, retournement empiré par des luttes internes entre le Parti communiste et l'Etat. Le début du XXI^e siècle est salubre pour le pays qui connaît une nouvelle fièvre économique : Hanoi, la capitale administrative, et Ho Chi Minh ville, la capitale économique, n'en finissent pas de s'étendre et de muter vers une économie libérale qui améliore sensiblement la vie de certains, surtout les citadins, mais qui creuse un peu plus chaque jour les écarts entre pauvres et riches.

Dans sa course à l'ascension sociale, le Vietnamien a délaissé ce qui était jusque là l'unique moyen de transport imposé par l'embargo, la bicyclette, pour se tourner, l'augmentation de ses revenus l'y aidant, vers les véhicules à moteur, et surtout la moto, ce qu'ils nomment les « motobikes ». Aussi les rues étroites de Hanoi et les larges avenues d'Ho Chi Minh (que tout le monde ici continue d'appeler Saigon, son nom avant 1975) déversent-elles un flot continu de deux roues motorisées. Pour la plupart, des 80 ou 100 cm³ à vitesses. La circulation est

toujours fluide, nous sommes bien loin des bouchons parisiens. Mais la pollution atmosphérique, problématique commune à toutes les grandes villes du monde, s'y est bien installée : nombreux sont les conducteurs (et surtout les femmes) qui portent un masque de protection sur le visage, faute de porter le casque qui, lui, n'est pas obligatoire.

Du pétrole, et enfin des raffineries

La motobike sert à tout, par tous les temps (tout bon Vietnamien possède sous son siège une large cape imperméable pour se protéger des violentes pluies tropicales) : au transport des personnes (vous pouvez pour une poignée de dongs préférer la mototaxi au taxi automobile), d'animaux ou de marchandises. Ainsi voit-on de périlleux empilements de caisses à l'arrière des deux roues maintenus par des sangles, ou encore toute une famille, le couple et les deux enfants, entassée sur le siège initialement prévu pour deux personnes. Selon Mme Van, une journaliste vietnamienne, « aujourd'hui, avec le téléphone portable et la télévision, la motobike est le premier bien dont souhaite s'équiper la population ». Rien qu'à Ho Chi Minh, ville de 8 millions d'habitants, quelque 2,5 millions de mobylettes circulent chaque jour. C'est déjà considérable, et cela ne risque pas de décroître. Même la mythique Baie d'Ha Long n'a pas résisté à l'appel de la motorisation : les traditionnelles jonques à voiles de pêcheurs ont laissé la place aux bateaux à moteurs Diesel bruyants et polluants.

Cette révolution dans le transport et dans tous les secteurs énergivores comme la production d'électricité et l'industrie en générale s'est naturellement accompagnée d'une explosion de la demande de pétrole favorisée par un prix à la pompe encore faible : 12500 dongs le litre de 95 (0,61 euros) et 8600 le litre de Diesel (0,43 euros). Troisième producteur d'or noir en Asie, le Vietnam tire bien son épingle du jeu mais reste probablement en deça de ses capacités, toute fois limitées. Ses réserves de pétrole prouvées sont de 600 millions de barils et la production atteignait, en 2004, 403 300 barils par jour. BP est actuellement la seule société occidentale productrice dans le pays, et encore, elle n'exploite que du gaz, autre ressource fossile du pays dont les réserves probables avoisinent les 193 milliards de mètres cubes. Le sol vietnamien regorge aussi de charbon (composé à 80% d'antracite), dont les principales mines déchirent les paysages de Haiphong, non loin de la baie d'Ha Long, dans le nord (ces exploitations seraient d'ailleurs la principale source de pollution du site classé au patrimoine mondial de l'Unesco).

Mais alors qu'il aurait pu être indépendant énergétiquement, le Vietnam était dans l'incapacité de raffiner son pétrole jusqu'en 2005 (ce qui l'obligeait à exporter sa production à Singapour), date de la mise en service de sa première raffinerie à Dun Quat, dans le centre. Depuis, et alors que la première a eu du mal à voir le jour (nombre de sociétés, dont Total, ont abandonné l'appel d'offre, le lieu d'implantation étant imposé par un ministre, sur des critères personnels et non économiques !), une seconde est en chantier. Le pétrole vietnamien, c'est aussi la seconde source d'énergie pour produire de l'électricité (43%). En tête, l'hydroélectricité, qui fournit plus de 56% des 32 milliards de KW/h consommés en 2002.

Répondre à la demande

Le pays connaît une profonde révolution dans son utilisation de l'énergie à travers une consommation électrique en forte hausse : le gouvernement prévoit un besoin en capacité de production d'au moins 20 000 MW d'ici 2010. Pour cela, le Vietnam compte sur ses réserves de charbon (165 millions de tonnes), l'incorporation dans la production d'électricité d'une partie de ses réserves de gaz. Il est également évoqué la mise en place d'un programme nucléaire civil. La prochaine centrale au charbon, d'une capacité de 200 MW, devrait voir le jour l'an prochain. Plus de 10 millions de tonnes de charbon par an seront nécessaires pour satisfaire les nouveaux besoins. D'après les estimations du gouvernement, la demande devrait croître de 15% par an d'ici 2010.

L'un des autres défis du Vietnam dans le secteur de l'électricité est la modernisation des infrastructures de distribution et son extension dans les campagnes : près de deux maisons sur dix ne sont toujours pas raccordées. Dans les villes, le réseau de distribution est anarchique : des nœuds ponctuent un réseau aérien en toile d'araignée – parfois pris dans les arbres –, le voisin venant se brancher au premier boîtier sans contrôles ni normes de sécurité particulières. Les coupures sont monnaie courante, les incendies dus aux surtensions également. Il faut dire que rares sont les habitations sans climatisation – tout du moins en ville. Là encore, il s'agit bien souvent d'un appareil raccordé en série de manière hasardeuse sur la prise de courant la plus proche. Mais moderniser, rénover et développer le réseau dans les zones rurales coûtent extrêmement cher : l'Etat prévoit une dépense d'environ 15 milliards de dollars, financée principalement par le fond d'Aide pour le développement (APD), alors que bien d'autres secteurs auraient en outre besoin d'être rafraîchis comme les infrastructures de transport, l'éducation et l'agriculture.

Economiser, dès maintenant

Enfin, le Vietnam semble conscient non seulement de ses défis à venir en matière de production et de distribution d'énergie, mais aussi de la nécessaire mise en place d'un véritable plan d'économie d'énergie. Preuve en est la multiplication des aides et des partenariats dans ce sens. A commencer par la Banque mondiale qui a octroyé un prêt de 225 millions de dollars en 2002 pour réduire la demande de 700 MW d'ici 2010. Ou encore un plan d'extension du réseau de distribution en zone rurale financé par le même organisme pour un montant de 201 millions de dollars. Et, alors que les énergies renouvelables (mise à part la production d'hydroélectricité) semblent peu enclin à se développer dans le pays – si ce n'est quelques ballons d'eau chaude en inox sur les toits qui alimentent la maison en eau réchauffée par la chaleur tropicale –, la Banque mondiale mise sur l'électrification de 10000 foyers en région isolée par les EnR. Coût du prêt : 225 millions d'euros.

L'Ademe (Agence de l'environnement et de la maîtrise de l'énergie) est aussi un partenaire émergent dans le pays avec un le concept « hôtel vert » mis en place en 1999 avec le Moste (ministère vietnamien des Sciences, de la technologie et de l'environnement). A la suite d'un audit énergétique réalisé auprès de l'hôtel Majestic de Saigon, l'Ademe a aidé l'établissement à faire 25% d'économie d'électricité à travers des actions simples telles que la pose d'ampoules basse consommation et des travaux d'isolation. En 2000, l'Ademe, avec l'AIT (Asian insitute of technologie) a formé une soixantaine de responsables d'hôtels de la chaîne Saigon Tourist. On commence à voir, dans certains établissements, des conseils et des recommandations aux clients pour préserver les réserves d'eau et limiter la consommation d'électricité. Egalement, l'électricité des chambres est systématiquement coupée en l'absence du client. Une manière de limiter les abus, comme celui de laisser son climatiseur en marche toute la journée. Enfin, l'agence travaille sur la définition d'un éco-label. La situation énergétique du Vietnam est donc à l'image de son économie, en fort développement, de manière parfois incontrôlée faute de règles et de moyens pour les appliquer, mais le pays ne prouve pas moins sa volonté d'anticiper ce qui pourrait devenir à moyen terme, pour lui-même et la planète, une catastrophe écologique. Restent le temps, et l'argent.

Bientôt des mobylettes au GPL ?

QUINZE models de scooters au gaz de pétrole liquéfié (GPL) sont testées depuis janvier à Da Nang, dans le centre. La moto peut être reconvertie à l'aide d'une pièce de conversion d'un

coût de 67 euros. Ainsi, le véhicule peut aussi bien utiliser l'essence ou le gaz. Le réservoir peut contenir 1,5 kg de gaz, suffisant pour parcourir 150 km. La technique a été mise au point par un groupe de chercheurs de l'université de Da Nang et est le fruit de près de 25 années de travail. Le coordinateur du projet, le chercheur Bui Van Ga, avait commencé à se pencher sur le problème dans les années 1980, alors qu'il effectuait son doctorat en mécanique en France, à l'Ecole centrale de Lyon. Ces véhicules seraient moins polluants de 30 à 80%. Le projet, qui a déjà séduit d'autres pays comme le Cambodge qui a commandé 10000 kits de conversions, a reçu fin 2004 le Prix scientifique de la francophonie décerné par l'Agence universitaire de la francophonie.